

ENTRE
TIEN

Peut-on
changer
une société
qu'on hait ?

**Rencontre avec Alexandre
autour de l'atelier "Amour, liberté et politique"
de Paris Saint Denis**

Propos recueillis par Les Renseignements Généreux

Les Renseignements Généreux : Alexandre, nous t'avons interviewé il y a quelques temps sur ton parcours politique¹. Tu as la trentaine, tu vis dans une cité de banlieue au Nord de Paris, où tu travailles dans un collège. Tu te considères plutôt comme un militant politique, cependant très sceptique sur les pratiques militantes actuelles, et tu te sens proche de la pensée de Cornélius Castoriadis. Nous te rencontrons une nouvelle fois² pour parler d'un atelier « *Amour, liberté, politique* » que tu animes depuis deux ans à l'université de Paris 8, au sein de « *l'UFR-zéro* ». De quoi s'agit-il exactement ?

Alexandre : Commençons par l'UFR-zéro. Son point de départ, c'est un groupe d'une trentaine de personnes, étudiants, professeurs et « extérieurs » (comme moi) qui s'est créé suite au mouvement anti-LRU de novembre 2007. Très déçus par la dynamique, l'échec et le reflux du mouvement social, ces gens ont souhaité poursuivre la lutte par des voies différentes. L'idée était de ne pas en rester là, d'instituer quelque chose de durable, de s'inscrire dans la durée pour approfondir les alternatives, les questions et les relations qui s'étaient esquissées. Il s'est vite mis en place, à partir d'une boutade, une « UFR-zéro », c'est-à-dire une *Unité de Formation et de Recherche* pour ceux qui ne se retrouvent nulle part dans les discours de façade, dans les bureaucraties universitaires, dans l'usage qui est fait, ou pas, des savoirs, comme durant le mouvement. C'est donc une sorte d'université parallèle qui a débuté ses cours en février 2008, et qui se réclame de trois principes : l'expérimentation, la transdisciplinarité et l'autogestion.

Dans les locaux de l'Université Paris 8 ?

Oui. On utilise des salles de cours disponibles, on se réunit volontairement dans les halls, et récemment un local a été obtenu auprès de l'administration. On est dans l'ex-université de Vincennes, créée immédiatement après 68, qui s'est toujours revendiquée comme un lieu de bouillonnement politique. Donc les pouvoirs locaux sont rodés face à ce genre d'initiative, ils nous tolèrent. Et puis l'UFR-Zéro n'est pas dangereuse actuellement : son principe est très subversif s'il est mené à bien, et c'est justement tout le problème... En tous cas je porte un regard très critique sur cette expérience. Le principe d'instituer des lieux de « contre-culture » n'est pas nouveau, et à défaut d'exigences claires, elle conduit généralement soit à la récupération, soit à la ghettoïsation.

¹ Cf. Interview d'Alexandre, un parcours politique à partir de Castoriadis, disponible sur le site des Renseignements Généreux

Comment t'es-tu investi dans cette aventure ?

J'ai participé au mouvement étudiant, puis au lancement de l'UFR-Zéro. Cette idée était en germe depuis de nombreux mois chez quelques collectifs locaux auxquels je participais, suite au mouvement anti-CPE de 2006. Mais je pensais suivre l'aventure d'assez loin. Ça faisait des années que je militais, ici ou ailleurs, pour l'existence d'une chose de ce genre, des groupes de travail qui travaillent sur le fond et sur le moyen terme, mais à ce moment-là je n'étais pas disponible personnellement. Et puis un peu par hasard, le pilier de l'initiative a insisté pour que je m'y implique. Naturellement j'aurais dû animer un atelier sur « mes » thèmes : la pensée de Castoriadis, la dynamique des luttes sociales, le projet d'autonomie dans l'histoire, etc. Mais cette perspective me plaisait peu.

Pourquoi ?

J'allais approfondir des domaines cruciaux, certes, mais quand même déjà bien balisés. Ça risquait d'être un peu convenu, dans ce cadre-là. Et puis, surtout, on allait retrouver les clivages théologico-philosophico-politiques habituels, avec leurs tribuns, moi y compris, sans ouvrir de réels espaces de création collective. Enfin, à l'époque je n'avais pas la tête à ça : suite à des aventures amoureuses, amicales, familiales plus ou moins tumultueuses,

² L'interview a été réalisée en juin 2009, puis retravaillée et complétée jusqu'en août 2010

j'étais à un moment de ma vie où je me posais ce genre de questions obsédantes et centrales que le terme d'amour, au sens très très large, pouvait résumer. Sur les conseils d'un ami, je venais de lire *L'art d'aimer* d'Erich Fromm, que j'ai trouvé immédiatement extraordinaire. Alors que

contre. De manière un peu mystérieuse, il faut être disponible pour pouvoir recevoir ce qui se donne. En ce qui me concerne, mes histoires personnelles m'y invitaient, mais aussi depuis un certain temps diverses interrogations m'avaient amené sur ce terrain-là. D'abord politiquement, les

solitaire comme disait David Riesman³, un désert surpeuplé, cette soif vitale de liens humains fait souvent taire les conflits, les divergences, les questions, alors qu'elle ne l'a pas toujours été. Mon interrogation était donc : à quelles conditions cette recherche de socialité peut-elle être liée à un projet politique visant l'autonomie collective ? Autrement dit, quelles modalités du lien social peuvent le rendre émancipateur ?

UN SUJET INTERDISCIPLINAIRE, PARCE QUE LA QUESTION DE L'AMOUR NE PEUT STRICTEMENT SE REVENDIQUER D'AUCUNE DISCIPLINE - MÊME SI LA PSYCHANALYSE AURAIT BEAUCOUP DE CHOSE À EN DIRE - ÉTANT À LA FOIS PSYCHOLOGIQUE, SOCIOLOGIQUE, HISTORIQUE, BIOLOGIQUE, POLITIQUE, ETC.

les discours sur le sujet auxquels j'avais accès jusque-là étaient soit du mysticisme facile (à la Krishnamurti), soit de l'érudition gratuite, la vision qu'Erich Fromm défend m'a interpellée. J'avais besoin d'en discuter, de travailler ces idées, de partager les interrogations qu'il soulève, de les relier, aussi, à d'autres.

C'est donc uniquement la lecture de Fromm qui t'a lancée dans ce travail ?

Non. Ce livre a été comme un déclencheur, un révélateur, comme une ren-

mouvements sociaux m'apparaisaient de plus en plus comme motivés quasi-exclusivement par un besoin d'être ensemble, de faire corps, d'exister collectivement, *au détriment* du travail politique de critique, d'organisation, de revendications, etc. Ce phénomène paraît encore plus évident dans les groupes militants, où la politique n'est souvent presque plus qu'un prétexte inconséquent pour trouver un peu de chaleur humaine - par exemple à l'UFR Zéro... On retrouve des logiques de tribus, de bandes, de masse. Dans nos sociétés où il n'y a plus de peuple mais une *foule*

Et tu as proposé ce thème de l'amour à l'UFR-zéro...

Voilà. J'étais en cohérence avec ce qui me travaillait à l'époque, et il me semblait que c'était un sujet parfait pour l'UFR-zéro. Un sujet expérimental, puisqu'un tel thème n'est pas commun et que j'étais moi-même, l'initiateur, en pleine recherche-action, donc sans idée préconçue sur le contenu, la forme ou l'évolution de la chose. Un sujet interdisciplinaire, parce que la question de l'amour ne peut stricte-



Erich Fromm

³ *La Foule solitaire. Anatomie de la société moderne*, David Riesman, éditions Arthaud, 1992

ment se revendiquer d'aucune discipline - même si la psychanalyse aurait beaucoup de chose à en dire - étant à la fois psychologique, sociologique, historique, biologique, politique, etc. Un sujet qui invite à l'autogestion, puisque c'est un de ces thèmes qui invitent *immédiatement* à un mode de relation, donc à une forme organisationnelle particulière mais indéfinie. Et puis, sur un tel sujet, nous sommes toutes et tous à priori sur un pied d'égalité, il n'y a pas de spécialiste. D'ailleurs c'était le sens de ma première intervention, que je répétais à chaque fois, et je profite pour le dire ici : très clairement, je ne me crois ni ne me proclame aucunement expert ou éclairé en ce domaine - cette idée

Comment ont réagi les organisateurs de l'UFR-zéro à cette proposition d'atelier ?

Les plus impliqués étaient enthousiastes, forcément. L'intitulé que je proposais, « *Amour, liberté, politique* », sortait de l'ordinaire, tout comme les autres ateliers thématiques lancés alors par l'UFR-zéro : « *Entendre, s'entendre* », « *Lerrance* », « *L'ascèse* », etc. Il faut dire qu'immédiatement les axes de travail n'ont rien eu à voir avec le mouvement anti-LRU, et c'est bien dommage. On est passé directement d'une lutte pragmatique, avec des obstacles concrets, à des questions abyssales sans trouver d'accroche pour une praxis, une interrogation mutuelle et permanente

même. Dans tous les cas, au tout début, ma proposition suscitait un petit sourire gaulois, la perspective de discussions croustillantes, les filles commençaient à flipper...

Comment a débuté cet atelier ?

La première séance a rassemblé une bonne trentaine de personnes. Je voulais faire un exposé pour faire partager mon intention, mais j'étais alors incapable d'ordonner mes idées et mes lectures. J'ai donc décidé de faire simplement une présentation et un résumé de *L'art d'aimer*. J'ai notamment insisté sur son introduction, où Fromm pose la problématique en essayant de désamorcer les idées reçues. Ça a très bien marché, les gens ont compris ce qui m'animaient et l'étendue de la question. Ça a été une belle inauguration qui m'a même surpris : je n'avais aucune idée de la réaction des gens, et j'ai été émerveillé de voir que « ça » accrochait. J'ai donc proposé que l'on tienne une séance par semaine, le mercredi, en soirée pour les salariés, pour commencer. Et deux ans après, nous continuons sur le même rythme. C'est même le seul atelier qui a tenu une telle régularité. Ma ténacité n'y est pas pour rien, ça n'a pas toujours été facile.

Quelles sont les idées reçues désamorcées par *L'art d'aimer* ?

Schématiquement il en pose trois, et il

LE PRINCIPAL PROBLÈME DANS L'AMOUR SERAIT D'ÊTRE AIMÉ



saugrenue ferait mourir de rire les gens qui me côtoient... Loin de quelconques prétentions, je ne fais que m'intéresser au sujet, je veux partager mes interrogations, mes questions, mes lectures, mes expériences... C'est le seul fondement de mon relatif leadership au sein de l'atelier, et c'est à ce titre que je m'exprime ici. Et puis l'humanité a appris, je crois et avec raison, à se méfier comme de la peste des grands discours sur l'amour...

entre théorie et pratique. J'ai tenté d'y pallier par la suite, sans succès, à travers un séminaire de « *Bilan du mouvement* », mais les chapelles, les grilles de lecture toute faites, les automatismes caractériels ont repris le dessus... Alors ce bilan s'est fait un peu dans l'atelier sur l'amour, par la bande, ça faisait partie de mes ambitions qu'annonçait le triptyque du titre. Il s'agissait de se décaler, de faire *un pas de côté*, de prendre les choses par un autre bout - et c'est un relatif succès, quand

y répond de manière très tranchée et argumentée, ce qui permet de discuter sur du solide, de sortir des pensées molles et ambiguës. La première, c'est l'idée reçue selon laquelle *l'amour c'est l'amour-passion*, l'amour-fou et fusionnel qui est à la racine de ce qu'on appelle simplement « l'état amoureux ». C'est pour lui une idéalisation de l'être aimé, une illusion qui dure peu dans le temps. C'est un enthousiasme éphémère, un fantasme projeté sur l'autre qui se dissipe peu à peu. Puis la réalité devient insupportable, on change de partenaire ou on se met à s'emmerder. On pense ici au *Songe d'une nuit d'été* de W. Shakespeare... Pour Fromm ce n'est pas de l'amour, c'est *une fuite du réel* qui oblige à recommencer perpétuellement. La seconde idée reçue, c'est celle selon laquelle *le principal problème dans l'amour serait d'être aimé*. Et comme chercher à être aimé revient à tenter de séduire par tous les moyens possibles, ça consiste à mentir et à se mentir, pour ne pas rester seul sur le marché biaisé de la relation qui se forme par ce biais... La troisième fallace, c'est l'idée selon laquelle *l'amour serait une question d'objet* : il y aurait des gens à aimer et d'autres non. Il n'y aurait alors qu'à trouver la bonne personne. Fromm, illustrant le titre de son ouvrage, prend l'exemple d'un peintre qui refuserait de peindre parce qu'il attendrait pour cela de voir un beau paysage... Ces trois points, lorsqu'on se regarde un peu, constituent

des armatures affectives très répandues, enracinées profondément en nous, et qui débordent même du cadre de la relation amoureuse pour devenir une manière d'être, un mode de vie et même un régime social. Le mérite du livre de Fromm est d'arriver à le faire sentir dès les premières lignes, d'où des réactions marquées, d'adhésion ou de rejet. C'est un livre qui pousse à se positionner, à se questionner à partir de thèses consistantes.

Qu'est-ce que l'amour, alors, dans la vision de Fromm ?

Pas facile de résumer. On peut partir du titre. *L'art d'aimer*, qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que l'amour est un art, au sens profond. L'amour n'est donc pas une question de support, d'occasion, d'engouement passager ou de seule tech-

nique, mais une question de positionnement dans l'existence, d'ouverture sur la vie. C'est une implication dans le monde, une façon d'être, une maturité de l'âme, un type de caractère. Celui qui décide d'aimer a fait le choix de donner ce sens-là à sa vie, dans tous les domaines.

Comment Fromm en est-il arrivé à cette approche de l'existence ?

En reprenant le dernier Sigmund Freud et en rejoignant Herbert Marcuse⁴, Fromm adopte une approche radicale. Il part de la situation de *séparation originelle* qui caractérise la condition humaine, symbolisée par les mythes et accréditée par les expériences de l'enfance. Son point de départ est cette situation de solitude fondamentale d'un individu jeté dans un

ON PEUT CRÉER UNE VIE VIABLE PAR L'INVESTISSEMENT DE CE MONDE-CI, TENTER DE RENCONTRER DES PERSONNES DANS CETTE MÊME SITUATION TRAGIQUE, SE RECONNAÎTRE MUTUELLEMENT COMME DES ÊTRES HUMAINS MORTELS ET PERDUS MAIS AUSSI COMME DES SOURCES JAILLISSANTES ET PERMANENTES DE CRÉATION DE SOI, D'ŒUVRES, D'IDÉES, DE LANGUES, DE SITUATIONS, D'INSTITUTIONS, DE CULTURES, DE SOCIÉTÉS.

⁴ Philosophe allemand, auteur notamment de *L'Homme unidimensionnel : Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, éditions de Minuit, 1968

monde qui n'a pas besoin de lui. Cette vie précaire, dans tous les cas tragique car condamnée à la mort, nous cherchons à la fuir dans des dérivatifs. La fête, la routine, la drogue, etc. Pour Fromm, l'amour ne peut exister que sur ce constat assumé : *il n'y a pas de Salut*, la mort est un point final, tout ce que nous sommes

cultures, de sociétés. Il ne s'agit donc pas de trouver des subterfuges pour entretenir le fantasme de la toute-puissance, de l'immortalité, de la fusion totale, de relations éternelles et géniales. L'amour est une solidarité fondamentale entre des êtres mortels et créateurs. Face au tragique, il consisterait à essayer ensemble de faire

LE SENS DES MÔTS Δ + ΜΑΙΟΥΡΣ ÉΤÉ UN
CΟΜΒΑΔ, ET ΔΜΑΙΟΥΡΔ'ΗΜΙ ΜΟΙΝΣ QUÉ
ΙΑΜΑΙΣ ΙΛ ΝΕ ΦΑΥΤ ΛΕ ΔΕΣΕΡ+ΕΡ. ΕΤ ΡΑΡ QUΟΙ
ΡΕΜΠΛΑCΕR CELUI D'ΑΜΟΙΥR, QUI ΡΑΡΛΕ
ΔΥΣΣΙ ΔΕ ΛΥΙ-ΜΕΜΕ, C'ΕΣΤ ΛΕ ΜΟΙΝΣ QU'ΟΝ
ΡΥΙΣΣΕ ΔΙΡΕ, ΜΕΜΕ ΣΙ, ΟΥ ΡΑΡCΕ QUÉ, ΙΛ ΕΣΤ
ΕΧ+ΡΑΘΕRΔΙΝΔΙΡΕΜΕΝ+ ΡΟΛΥΣΕΜΙQUÉ ?

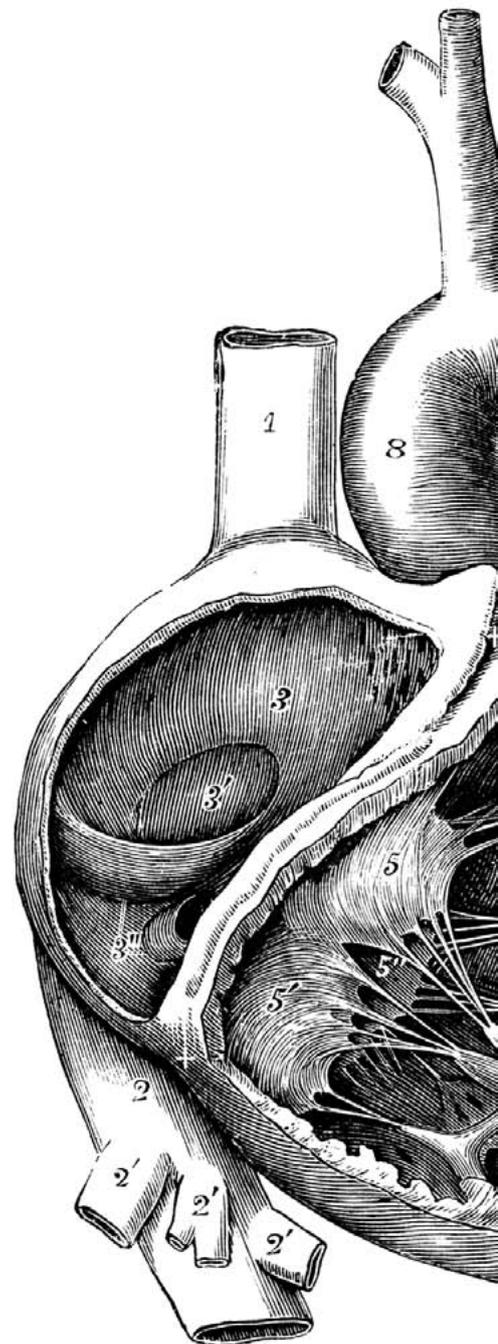
et aimons est condamné à la disparition, et même à l'oubli. Dans un univers qui n'a pas de sens donné, pas de Dieu, pas d'explication ultime, dans un monde qui vient du chaos et qui retourne à l'abîme, la réponse, l'hypothèse, le pari de Fromm est qu'on peut créer une vie viable par l'investissement de *ce monde-ci*, tenter de rencontrer des personnes *dans cette même situation tragique*, se reconnaître mutuellement comme des êtres humains mortels et perdus mais aussi comme des sources jaillissantes et permanentes de création de soi, d'œuvres, d'idées, de langues, de situations, d'institutions, de

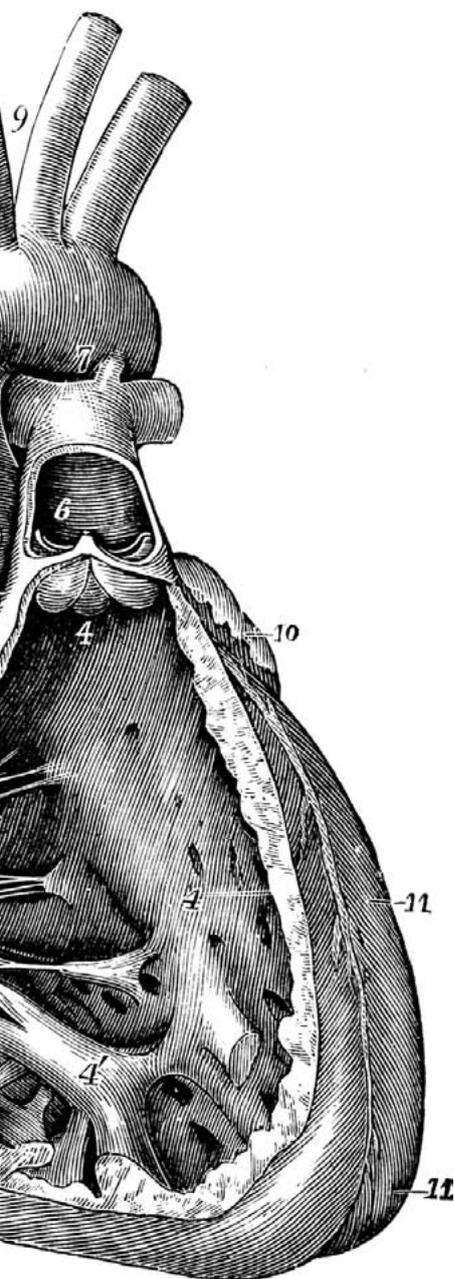
de nous-mêmes des êtres capables de sollicitude, de compréhension, cherchant à se réaliser en nous *donnant* à notre tour à un monde, à une société, à travers un héritage historique que nous recevons et que nous reprenons et transformons à notre compte.

Vaste tâche !

C'est bien entendu immensément difficile, et notre époque rend cette approche presque complètement impossible...

Fromm nous invite cependant à essayer d'apprendre à aimer chez l'autre pas seulement ses qualités apparentes, qui





peuvent disparaître comme le souligne Descartes, pas seulement le bon côté de son caractère, mais surtout sa liberté fondamentale, le fait qu'il s'est lui-même inventé comme tel, qu'il est une expression de la vie humaine, une réponse singulièrement unique à la question de l'existence, une cathédrale gigantesque en surgissement constante, une folie magnifique. On ne peut pas aimer un autre être humain comme on aime le pastis, la cigarette, des objets figés. Ou alors on l'aime comme une chose, qu'on peut donc jeter. Aimer réellement, c'est aimer ce qui en l'autre le rend libre, et ce qui nous rend libre en retour. C'est donc considérer l'être humain comme un tout, avec son *hubris*, ses colères, ses haines, ses violences, ses malveillances, ses peurs, ses angoisses, et s'y reconnaître, *aussi*

Y-a-t-il eu des réticences au sein de l'atelier à utiliser ce terme amour, qui n'a plus beaucoup de sens à force d'être galvaudé ?

Un peu. Mais il me semble que les gens comprenaient vite que cette utilisation avait un sens. Sauf un participant qui a refusé jusqu'au bout d'accepter le terme « amour » et voulait qu'on lui substitue au cas-par-cas celui d'« empathie », de « communication », de « complicité », etc. En fait il ne refusait pas le mot, mais la chose telle qu'on la définissait. Ce n'est

pas le premier. D'habitude, par exemple Comte-Sponville dans *Petit traité des grandes vertus*, on distingue l'*Éros*, la force érotique qu'on trouve par exemple dans *Le Banquet* de Platon ; la *Philia*, l'amitié aristotélicienne qu'on trouve dans *Éthique à Nicomaque* ; et l'*Agapè*, l'amour universel chrétien qu'on peut voir dans *La pesanteur et la grâce* de la grande Simone Weil. Mais l'approche de Fromm remonte à la source de l'existence humaine, abolissant donc ce saucissonnage : ces distinctions existent mais elles viennent *après*, en aval de ce qui est visé là, et le mot « amour » a cette force mystérieuse qui correspond bien. Reprendre ce vieux terme se justifie aussi parce qu'il ne s'agit pas ici d'une nouvelle théorie mais d'un regard radical, qui part de l'expérience du mystique, du poète, de l'artiste, de l'amant, de tous les siècles et de toutes les cultures, et qui veut offrir *ce sens-là* à ce qui s'est vécu et se vit comme tel. Donc parler d'amour, c'est s'inscrire humblement dans cette continuité, reprendre la question nous aussi, en pénétrant dans cette agora mondiale et intemporelle, et se battre pour les valeurs et les visées qu'on y attache. C'est exactement le même cas avec le terme « démocratie » : vieux, usé, galvaudé lui aussi, mais qui semble étymologiquement le meilleur pour désigner une société autogérée et ouverte, et qui permet d'entrer en confrontation assez facilement, sans jargonner, pour

montrer que c'est un projet très subversif. Renoncer à attribuer un nouveau terme à une chose connue mais conflictuelle, c'est à la fois dire non à la prétention de tout réinventer pour en fin de compte ne rien dire de neuf, et accepter de se battre sur un terrain, celui du langage, tant que c'est encore possible et que le terme a un sens. Par exemple, celui de « communisme » dégouline de sang et n'a plus de sens à défendre, si tant est qu'il en eut un un jour, comme le note Castoriadis. Le sens des mots a toujours été un combat, et aujourd'hui moins que jamais il ne faut le désert. Et par quoi remplacer celui d'amour, qui parle aussi de lui-même, c'est le moins qu'on puisse dire, même si, ou parce que, il est extraordinairement polysémique ?

Est-ce que Fromm présente des modèles, des formes exemplaires de l'amour ?

Il n'a pas de modèle en ce sens-là. Mais c'est intéressant de constater que lorsqu'on prononce le mot « amour » aujourd'hui, on pense immédiatement à « couple », « sexualité », « désir ». Dans l'atelier c'était systématique. Certains insistaient même souvent pour le fusionner avec un atelier sur « *les relations hommes-femmes* »... Mais pour les Grecs anciens par exemple, le terme évoquait d'abord l'amour de la mère pour son enfant... Ce n'est pas anecdotique : la mère qui aime

son enfant doit le laisser partir, c'est un amour qui ne peut pas emprisonner. Par nature elle doit aimer son enfant *pour* le perdre, *pour* qu'il devienne autonome, donc aimer, dans cet enfant, sa liberté. C'est un bon exemple qui fait entrevoir la

IL Y A ÉVIDEMMENT L'AMOUR CHRÉTIEN,
 OMNIPRÉSENT, DUQUEL ON ESPÉRERAIT
 L'ÊTRE AMOUREUX À LA DON JUAN, LIBERAIN,
 QUI SERAIT LIBRE, DÉHÉE ET NON-CROYANT,
 BREF LE « VRAI » AMOUR.

proximité de la notion d'amour avec celle d'autonomie. La connotation contemporaine du terme amour, le mot *couple*, implique une autre conception, celle de l'amour comme un plaisir et comme une finalité qui se suffirait à lui-même et se prolongerait indéfiniment... C'est dû au christianisme centré sur la monogamie, et aussi au repli sur soi contemporain. Fromm évoque ces deux types d'amour ou « objets » d'amour parmi cinq.

Cinq formes d'amour ?

Il y a donc cet *amour maternel* et cet *amour érotique* dont nous venons de parler. Mais également *l'amour fraternel*, dont il parle en premier d'ailleurs. C'est l'amitié, qui est multiple et exige la notion

d'égalité. Il parle aussi de *l'amour de soi* et c'est très intéressant : il retourne l'impératif chrétien en posant qu'on aime les autres comme soi-même, comme on s'aime soi, *de fait*, et qu'à ce titre un égoïste *ne sait pas* s'aimer, il se hait

même. Enfin il évoque également *l'amour de dieu* dans l'histoire, qui pourrait à mon sens déboucher sur l'amour de la société, de la collectivité. Je pense qu'il reprendrait volontiers la notion d'*amour du monde* d'Hannah Arendt. C'est une petite énumération ouverte et discutable qui approfondit et élargit considérablement la notion et les problématiques de l'amour, je trouve. Dans l'atelier c'était un facteur important de déblocage et de compréhension. Et ce n'est pas un nouveau saucissonnage : ce sont les différentes branches d'un même arbre dont le tronc constitue cette posture existentielle dont je parlais, et qui permet de comprendre l'importance de l'amour dans nos vies.



Fromm était-il chrétien ?

De ce que je sais de lui, il aurait été mystique juif dans sa jeunesse. Puis il est devenu psychanalyste très tôt, militant, proche de l'école de Francfort⁵, avec qui il a relu radicalement le marxisme. Fromm se déclare totalement athée. Mais dans le domaine de l'amour, les interlocuteurs sont souvent les religions, qui ont entrevu énormément de choses - qu'on pense au Tantrisme ou au *Kama-Sutra*. *L'art d'aimer* se nourrit beaucoup des mys-

tiques taoïstes, brahmaniques, islamiques, chrétiennes... Mais bon il faut faire attention à cet endroit-là : il y a évidemment l'amour chrétien, omniprésent, auquel on opposerait l'état amoureux à la *Don Juan*, libertin, qui serait libre, athée et non-croyant, bref le « vrai » amour. C'est le sens du livre, très 70's mais beau au demeurant, de Alain Finkielkraut et Pascal Bruckner, *Le nouveau désordre amoureux*. C'est une profonde erreur.

ÇA PEUT PARÂÎTRE SURPRENANT,
MAIS LE PSEUDO-HÉDONISME PORNOPUBLICITAIRE ACTUEL N'EST QU'UNE POSTURE BLASPHEMATOIRE, PROFANATRICE, TRANSGRESSIVE, INFANTILE, DONC QUI SOUS-ENTEND QU'IL Y AURAIT DU SACRÉ, DU DIVIN, DE L'INTERDIT, DE LA LOI.

Quelle erreur ?

Celle qui consiste à croire que le donjuanisme serait une pratique de l'amour vrai, lucide, adulte. Il faut lire le livre de Denis de Rougemont, *L'amour et l'occident*, à mon sens faramineux. Ce dernier montre très bien les origines *religieuses*, pour lui zoroastriennes, manichéennes puis cathares de la posture passionnelle qu'a repris le romantisme. Le livre décrit le mythe de l'amour impossible et éternel à la *Tristan et Iseult*, sa mutation dans l'amour courtois, puis sa dégénérescence aujourd'hui dans le « coup de foudre », et enfin sa désintégration dans le *marché de dupes* des corps et du sexe... Pour Denis de Rougemont, le tiraillement que nous vivons tous intérieurement vient de là : l'occident serait le lieu d'un combat entre ces deux types de relations au divin, *l'amour-mariage* et *l'amour-passion*, dont le dépassement n'a rien d'évident aujourd'hui. *L'amour et l'occident* nous invite à traquer les héritages culturels et religieux dans nos attitudes quotidiennes, en sachant que les comportements apparemment les plus spontanés ou les plus intimes en sont des expressions déformées.

Chercher l'influence de la religion dans notre manière d'envisager l'amour ?

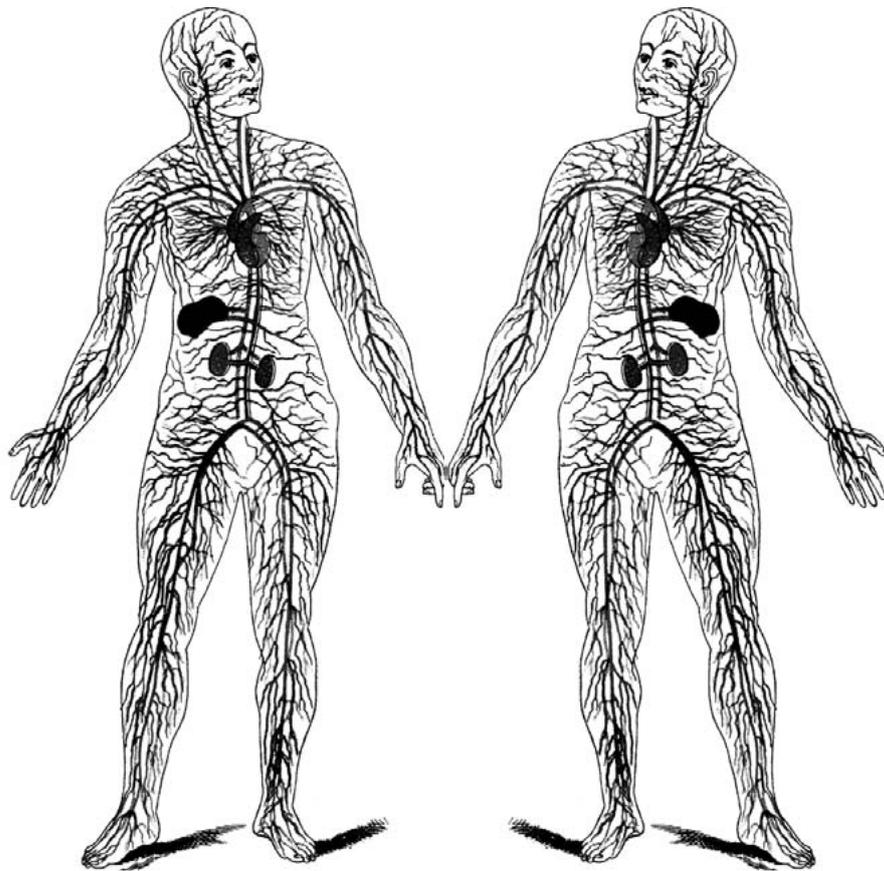
Dès qu'il est question d'amour il est question du sens de la vie et de la mort. C'est donc systématiquement religieux, bien

⁵ Nom donné dans les années 1960 à un groupe d'intellectuels allemands dont Theodor Adorno, Herbert Marcuse, Jürgen Habermas, etc.

entendu à notre insu, comme pour toutes les questions existentielles ou politiques - par exemple comme le marxisme, qui est devenu le quatrième grand monothéisme... La posture amoureuse est religieuse de part en part. Ça peut paraître surprenant, mais le pseudo-hédonisme porno-publicitaire actuel n'est qu'une posture blasphématoire, profanatrice, transgressive, infantile, donc qui *sous-entend* qu'il y aurait du Sacré, du Divin, de l'Interdit, de la Loi. Il postule implicitement qu'on ne pourrait fondamentalement rien changer à un *Absolu* toujours là, juste vouloir son exact contraire... C'est la dynamique de la barbarie dont parle George Steiner dans *Dans le château de Barbe-bleue*. Face à un absolu inaccessible *mais reconnu*, qu'il soit religieux (comme le judéo-christianisme) ou politique (comme le marxisme utopique), il y a en réaction déferlement de l'horreur : c'est la guerre, le nazisme, la haine commune. Bref, une conception de l'amour athée est toujours à faire et à vivre. C'est la recherche de *L'art d'aimer*.

Comment Fromm mettait-il en pratique ses idées sur l'amour ?

Je ne sais quasiment rien de sa vie personnelle, et ça me semble difficile de le savoir, encore moins de juger. En fait cela m'intéresse peu. Après tout Fromm était peut-être un usurpateur, un tyran domestique ou un mari monstrueux. Je ne le pense pas, et d'ailleurs son livre,



plusieurs participants l'ont dit, est en lui-même un don extraordinaire. C'est une *œuvre d'amour* au sens où il est clair, critiquable. Il te laisse libre d'être et de faire ce que tu veux, ou plutôt c'est une invitation à chercher ce que tu souhaites profondément. Donc son livre me parle, nous parle, nous semble avoir du sens, et nous en faisons quelque chose de réel *pour nous*. Nous ne cherchons pas du prêt-à-penser, de l'idéologie, du "petit livre rouge" à apprendre par cœur, mais des regards qui peuvent nous aider à lire le monde de manière différente, l'interpréter et le changer en fonction de ce que nous sommes et de ce que nous voulons être. La recherche du prêt-à-penser, c'est du

religieux qui resurgit : la recherche d'un Saint, d'un Prophète, d'un Messie, d'un Guide qui *incarnerait la Voie Sacrée* et qu'on destituerait dès qu'une défaillance serait décelée... C'est même le scénario répétitif que vivent tous les chefs, présidents de la république compris... et aussi les amoureux ! Fromm est un humain qui est passé sur terre, a cherché et a entrevu des choses que nous n'avions, pour certains, pas formulé. À nous d'assumer ce qu'on en pense, d'en discuter, d'en faire quelque chose si cela nous interpelle, à partir de notre vie, nos expériences, nos désirs, nos envies. Pour certains il est devenu un ami, comme ceux que l'on écoute et que l'on peut contredire, mais qui accompagnent.

Face à toutes ces thèses sur l'amour, quelles ont été les réactions des participants à l'atelier ?

L'esquisse de ces idées a beaucoup stimulé durant les premières séances. Les participants étaient interpellés par ces idées iconoclastes et tranchantes. Mais très vite beaucoup de résistances sont

c'était le seul espace sauvage de liberté, de spontanéité, de mystère qu'il nous restait dans ce monde mécanisé et qu'on allait par le débat le rationaliser, l'intellectualiser, le normer. Ça, c'est évidemment le discours ambiant, l'idéologie dominante qui fait comme si l'amour n'était pas le thème balisé par excellence des chansons, des romans, des films fabriqués industriel-

et mystérieuses qui seraient bonnes en soi, *tant qu'on n'en parle pas*. C'est du primitivisme le plus pur. Mais ces objections ne tiennent pas longtemps dans les discussions. Ensuite, justement, on a vu une expression pratique de cette posture : le *papillonnage*, la présence clignotante de beaucoup, la difficulté à s'impliquer durablement dans la tâche d'élucidation, dans la recherche des idées reçues, dans l'élaboration collective d'une pensée, même contradictoire, et d'une *pratique groupale*. C'est déjà moins surprenant puisque c'est un phénomène général, y compris dans le cadre politique et particulièrement dans tous les ateliers de l'UFR-Zéro. Mais là c'était frappant de voir que ce papillonnage recoupait pleinement les thèmes traités : le désir et la peur de l'engagement, de la fidélité, de la continuité pour une transformation de soi et de la société. D'une certaine manière, c'était une réfutation *en acte* des thèses de Fromm, mais non assumée. Cette situation a compromis l'existence même de l'atelier, d'ailleurs. Et ça continue, d'une certaine manière.

Justement, comment l'atelier a-t-il évolué au fil du temps ?

Lors des premières séances je m'étais aperçu que les discussions sans cadre tournaient vite aux bavardages inconséquents, alors que dès que nous discutons des thèses du livre, pour les confirmer ou les infirmer, les débats gagnaient en

NOUS NE CHERCHONS PAS DU PRÊT-À-PENSER, DE L'IDÉOLOGIE, DU "PETIT LIVRE ROUGE" À APPRENDRE PAR CŒUR, MAIS DES REGARDS QUI PEUVENT NOUS AIDER À LIRE LE MONDE DE MANIÈRE DIFFÉRENTE, L'INTERPRÉTER ET LE CHANGER EN FONCTION DE CE QUE NOUS SOMMES ET DE CE QUE NOUS VOULONS ÊTRE.

apparues, et certaines demeurent. Bizarrement, alors que je pensais que le sexe allait être au centre de tous les intérêts, ça n'a pas été le cas. Peut-être qu'il est vite apparu que *l'obsession sexuelle* est aussi un produit de l'angoisse, de la difficulté à vivre dans ce monde, à sortir de son isolement en cherchant à se fondre dans une totalité. En fait les réticences étaient globalement de deux ordres. D'abord dans le discours, on a entendu qu'il ne fallait pas, ou qu'il ne servait à rien, ou qu'il était dangereux de parler d'amour parce que

lement. Sans parler des attitudes héritées des siècles passés, on vit quand même un *matraquage* sans précédent qui nous impose une certaine vision de l'amour.

Refuser de parler d'amour, c'était comme vouloir mettre fin à l'atelier...

C'est effectivement une objection qui m'a beaucoup surpris. C'est quand même inquiétant de voir que la réflexion, la discussion, le langage sont tenus pour asservissants face à des choses sauvages

précision et en amplitude, voire en écoute et en humanité. Assez vite j'ai proposé de commencer par des petits exposés, afin de cadrer les débats qui portaient vite dans tous les sens pour n'aboutir à rien. Comme personne ne se proposait, je commençais donc par un petit laïus de 15-20 minutes sur une idée particulière du livre. Puis on discutait en essayant de maintenir un climat serein, parce que c'était toujours un sujet intime, avec des témoignages parfois douloureux ou enthousiasmants, mais toujours personnels. On échangeait sur nos relations familiales, nos relations amoureuses, les échecs, les rebondissements. J'essayais de faire des allers-

comble dans une démarche alternative... Et parallèlement, comme la participation était aléatoire, les gens se montraient toujours très intéressés et parlaient souvent, mais ils refusaient de s'engager. Au final l'écart s'est peu à peu creusé entre ma démarche de recherche et l'ensemble des participants.

Comment as-tu réagi à ce dilettantisme de la part des participants ?

J'ai formulé le phénomène en disant que ce comportement était très lié à l'idée de relation superficielle, découlant d'une idéologie amoureuse consumériste. La

projeté... Une trentaine de participants revenait fréquemment, mais de manière irrégulière. Du *tourisme*, quoi. Moi ce n'était pas ça qui m'intéressait. Je savais qu'avec ou sans atelier je continuerais à travailler, sans rancune ni regret. Alors à la rentrée suivante, j'ai fait un petit bilan en posant le problème en ces termes. Et là, une douzaine de personnes se sont mises à lire *L'art d'aimer*. Il s'est alors créé un petit groupe de travail qui s'est senti lié par une lecture, et on a inauguré de vraies séances de travail. C'est là, je crois, qu'on a commencé à échanger sérieusement. Ça a été un second départ, un second moment fondateur, preuve, contrairement à ce que dit Stendhal, qu'on peut *rallumer des cendres*. Ça n'empêche pas les gens de continuer à passer, comme avant, mais ils ont conscience d'intervenir dans un processus, une démarche à respecter. Ça n'avait rien d'évident, visiblement...

Revenons au contenu de l'atelier. Le fait d'affirmer que l'état amoureux passionnel et fusionnel n'est pas de l'amour, cela n'a-t-il pas choqué ?

Bien sûr ! C'est même la thèse principale qui a été discutée lors de la première année, l'axe autour duquel s'accrochait tout le reste. Cette thèse choquait surtout, je crois, les plus jeunes. Ils se rendaient brutalement compte de *l'impasse* du discours pseudo-subversif ambiant qui met uniquement l'accent sur la « pas-

ON A ENTENDU QU'IL NE FALLAIT PAS, OU QU'IL NE SERVAIT À RIEN, OU QU'IL ÉTAIT DANGEREUX DE PARLER D'AMOUR PARCE QUE C'ÉTAIT LE SEUL ESPACE SAUVAGE DE LIBERTÉ, DE SPONTANÉITÉ, DE MYSTÈRE QU'IL NOUS RESTAIT DANS CE MONDE MÉCANISÉ ET QU'ON ALLAIT PAR LE DÉBAT LE RATIONNALISER, L'INTELLECTUALISER, LE NORMATIVER.

retours permanents entre les réflexions théoriques de Fromm et le vécu qui était rapporté. Mais quasiment personne n'était prêt à lire le bouquin qui pourtant est court, facile à lire - c'est un comble dans une université - ce qui me mettait un peu dans une position de prof - ce qui est un

centaine de personnes passées en tout dans l'atelier consommait les débats de séminaires en ateliers selon les rumeurs et le bon plaisir, sans engagement, sans approfondissement, prenant ici et là un bon moment immédiat sans suite ni responsabilité de ce qui avait été dit, vécu,

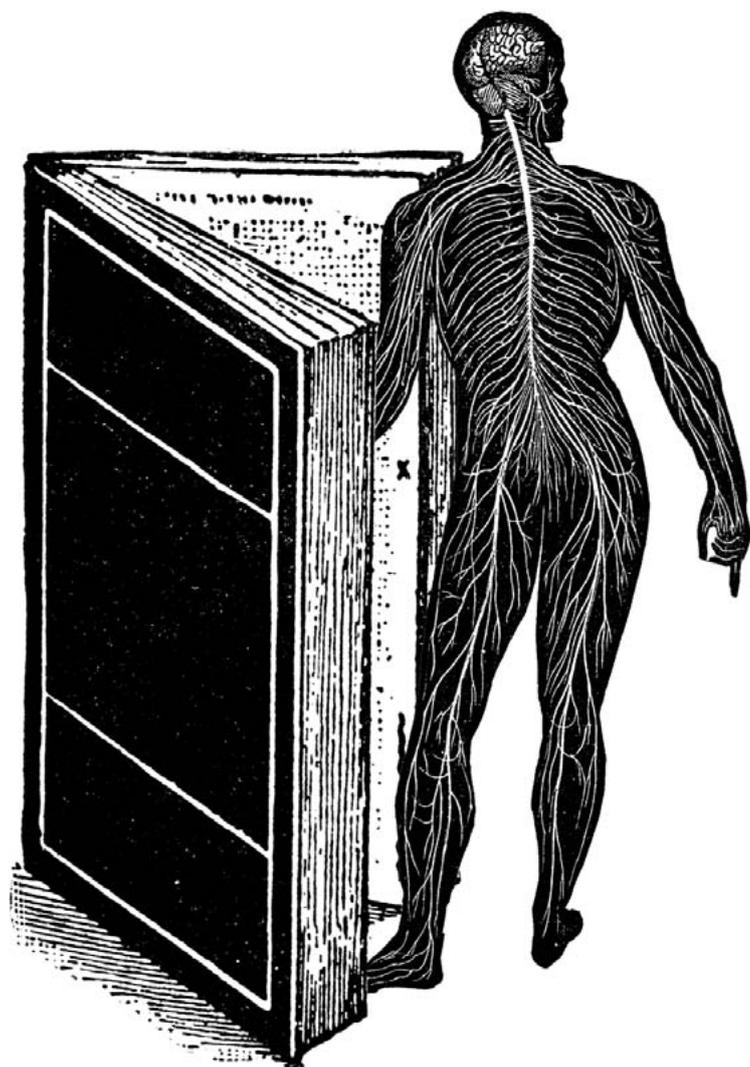
sion ». Les gens avec plus d'expérience la discutaient avec plus de profondeur, de recul. Ce qui a marqué quand même, c'est que les témoignages rapportés encourageaient beaucoup un regard critique sur le phénomène amoureux. On retrouvait presque systématiquement le même cycle : un jaillissement de sentiments extraordinaires entre deux personnes, une aventure bouleversante mais qui s'essouffle au bout de quelques temps, puis une *désillusion* qui débouche soit sur une séparation, soit

sur une relation d'ennui, soit, justement, sur une réinvention de la relation qui peut alors se poursuivre, *mais sur un autre mode*. Qu'on soit d'accord ou non, le phénomène oblige à la réflexion. Je crois que pour l'approfondir il faut quand même en incorporer la critique, s'abîmer à ses limites, comprendre la dimension illusoire que le « coup de foudre » comporte. Et ça, cela dépend du degré de maturité de la personne. C'est un peu comme lorsqu'on démontre à quelqu'un qu'il ne vit pas dans

une démocratie mais dans une *oligarchie* où ce sont des clans d'une caste privilégiée qui ont les commandes face à des populations divisées et obsédées par l'ascension sociale. Les repères hérités s'écroulent, on a vite l'impression que la vie est horrible, et qu'il n'y a rien derrière ce désespoir. Alors que, comme dirait Sartre, de l'autre côté c'est la vie humaine... Pourtant, à partir de ce constat sur le caractère oligarchique du régime actuel, on peut nuancer et reconnaître les traits profondément démocratiques des sociétés occidentales, hérités de plusieurs siècles de luttes intellectuelles, sociales, politiques, artistiques, conjugales... De la même manière, tenir l'état amoureux comme le *summum* voire l'unique expression de l'amour est d'une très grande et très cruelle naïveté. Comme dit Simone Weil : « *L'amour a besoin de réalité. Aimer à travers une apparence corporelle un être imaginaire, quoi de plus atroce, le jour où on s'en aperçoit ? Bien plus atroce que la mort, car la mort n'empêche pas l'aimé d'avoir été.* »...

D'où viendrait ce désir, ce besoin de « tomber amoureux » passionnément ?

Francesco Alberoni dit dans *Le choc amoureux* que l'état amoureux est toujours précédé d'une période de « *surcharge dépressive* », d'une insatisfaction profonde de la vie vécue et d'une incapacité à la changer. La fixation sur quelqu'un ou quelque chose : un auteur,



une œuvre, un schéma de pensée, une période historique... apparaît alors comme le passage vers une *vie intense*, une sortie définitive de la solitude, un monde ré-enchanté où enfin tout fait sens. Donc c'est une *création de merveilleux*, par l'intermédiaire d'un autre qu'on érige en Dieu, en absolu, pour qu'il nous fasse accéder à cette *autre réalité* par l'union

Et la réalité finit par nous rattraper...

L'état amoureux est un extraordinaire *quiproquo* aux effets extrêmement contradictoires. Investir quelqu'un de la sorte, ou être investi ainsi, c'est enfin pouvoir être *autre chose* qu'un individu banal parmi d'autres. C'est avoir la possibilité magique d'être autre, différent de ce qu'on a tou-

L'amour érotique débouche forcément sur une séparation ou une relation d'ennui ?

La seule sortie possible, je crois, c'est un passage étroit qui ramène sur terre tout en laissant ouvert l'infini des possibles. C'est être *fidèle* à ce que l'extase relationnelle nous a fait entrevoir et qui est rigoureusement *vrai*. C'est-à-dire que l'autre et moi-même, nous sommes *autre chose* que ce que nous avons été et croyons être, mais tout en diversifiant nos fantasmes personnels pour que les personnalités de chacun puissent se construire, et la relation aussi, et les enfants éventuellement... C'est ce qu'on retrouve dans les relations thérapeutiques ou éducatives, ou politiques, lorsqu'elles se donnent les moyens de l'autonomie. À partir du moment où l'enchantement se rompt, soit on ne supporte pas et on se sépare, soit il va falloir faire connaissance, encore plus, ou *vraiment* avec l'autre, sur les ruines de cette déception muette. Il va falloir apprendre à aimer non pas un être divin mais un être humain, avec ce qu'il a de monstrueux et d'extraordinaire. Aimer c'est partir à la découverte de quelqu'un, réellement, donc de soi aussi. Faut de pouvoir articuler ce passage, qui est finalement toujours à faire, soit on vit répétitivement des petites passions systématiquement déçues malgré la jouissance de la profanation répétée, soit on s'engage dans une relation conjugale morne qui

L'ÉTAT AMOUREUX EST UN EXTRAORDINAIRE QUIPROQUO AUX EFFETS EXTRÊMEMENT CONTRADICTOIRES. INVESTIR QUELQU'UN DE LA SORTE, OU ÊTRE INVESTI AINSI, C'EST ENFIN POUVOIR ÊTRE AUTRE CHOSE QU'UN INDIVIDU BANAL PARMI D'AUTRES.

totale. C'est donc une mise en tension extraordinaire, portée à son paroxysme par l'amour impossible. De Rougemont en parle très bien, et Benjamin Péret, un surréaliste et *ce n'est pas un hasard*, a fait une très belle *Anthologie de l'amour sublime*... Mais en même temps on prend l'autre pour ce qu'il n'est pas. On lui fait porter notre peur de ce monde *fini*, on projette sur lui un idéal très précis qui nous est propre, souvent parental. Mais on le rate, *lui*, tel qu'il existe, *comme un être indéterminé et en devenir*.

jours été, de sortir de ses déterminations infernales, de son identité figée. Mais cela ne peut se faire qu'en se *conformant* au modèle flatteur qui est tendrement imposé par l'autre, et que si réciproquement il correspond à mon idéal, en bonne partie inconscient. C'est donc une liberté très *conditionnelle* qui ne peut durer qu'un temps, soit qu'on prenne cette liberté quitte à décevoir l'autre, soit qu'on joue le rôle assigné sans s'en apercevoir, situation qui ne peut perdurer... « *Tu me manques* », disent les amoureux : mais on ne peut pas se rater longtemps...



Pourquoi l'état amoureux ne pourrait-il pas durer toute la vie ?

Ce n'est pas une question de durée, je crois. Qu'est-ce qu'on veut maintenir dans l'état amoureux ? Si c'est la force de l'illusion, l'ivresse vertigineuse, *l'oubli de soi*, c'est une fuite de la réalité qui ramène à la toxicomanie. Ça se rencontre beaucoup en politique, des individus qui s'oublient dans des dogmes successifs depuis 50 ans. Si c'est la joie puissante d'avoir prise sur le monde, d'être en relations sincères, donc conflictuelles, avec d'autres humains, ça peut se vivre sur un mode réel, mais c'est *éminemment* subversif. Cela demande une porosité à nos désirs, à nos folies et à ceux des autres, une interrogation régulière sur nos vies, nos valeurs, une capacité à vivre pleinement les crises et les conflits comme des moments de ré-institution, où on repose les bases de nos existences. On peut faire un parallèle politique. Qu'est-ce qu'on veut vivre ? Des insurrections dans un monde que l'on ne peut finalement pas changer – un absolu, encore ? *Ou instaurer* une véritable démocratie où seraient possibles les remises en questions par le peuple, et les expérimentations dans tous les aspects de la vie : la justice, l'égalité, le vrai, le passé, le sens de

IL VA FALLØIR APPRENDRE À AIMER
NON PAS UN ÊTRE DIVIN MAIS UN ÊTRE HUMAIN,
AVEC CE QU'IL A DE MONSTRUEUX
ET D'EXTRAORDINAIRE.

se satisfait de ce qui est déjà-là. C'est la même chose concernant des idées, des lieux, des façons d'être dont on s'éprend à une époque de notre vie. À un moment il faut regarder la vérité des choses, qui est certes décevante face à un désir de *Solution ultime et absolue* aux problèmes de l'existence, mais qui est aussi d'une joie infinie si l'on arrive à en voir toute la complexité, la richesse, les potentialités, bref à voir ce qui est toujours en puissance

dans ce qui est. L'être humain, ou ses créations, ce n'est pas un objet fini. Il est essentiellement *à-être*, comme disent les philosophes, un être en devenir, inachevé, en invention, un être imaginaire capable de commencements. Cette conscience de soi serait la maturité.

ON PEUT FAIRE UN PARALLÈLE POLITIQUE.

la vie collective, donc une société poreuse à son imaginaire, capable d'*auto-transformation*, où ces questions sont ouvertes ? Le succès pratique de la première thèse, adolescente et assez triste, est symétrique à la mise en exergue de l'état amoureux... Mais pour revenir à ta question, de manière générale l'état amoureux dure rarement plus de quelques années. Quelle que soit la force de la passion qui nous étreint dans les débuts d'une relation, on a beau combler les brèches qui s'ouvrent en renforçant nos illusions, on s'aperçoit plus ou moins consciemment que l'autre ne correspond pas à notre idéal, qu'il est *autre*, étranger, à la fois pas pareil que nous et très semblable, mais *hors schéma*, et réciproquement.

La recherche de lucidité peut être très douloureuse. C'est prendre le risque de s'apercevoir qu'on n'aime pas réellement la personne avec qui l'on vit. Ou que l'on a une capacité d'aimer très faible...

Oui, c'est exactement ça. Vouloir aimer, ce serait effectivement prendre un risque, prendre ce risque, se risquer soi, avec les autres, *dans ce monde*. Ce n'est pas et ce ne sera jamais la sécurité, le confort, la tranquillité. « *Être libre ou se reposer, il faut choisir* », disait Thucydide. Les mineurs anglais en lutte disaient que « *la vigilance éternelle est le prix de la*

VOULOIR AIMER, C'EST PRENDRE CE RISQUE LÀ, CE RISQUE DE LA SOLITUDE... ET ESSAYER DE LE VIVRE À PLUSIEURS. C'EST PARIER QU'ON PRÉFÈRE UNE VRAIE CAMARADERIE, DES RELATIONS HUMILTES MAIS VIVANTES À L'ENTRETIEN NOSTALGIQUE D'UN « ÂGE D'OR » PASSÉ OU PRÉSENT, ET QU'IL FAUDRAIT PRÉSERVER OU PRÉPARER...

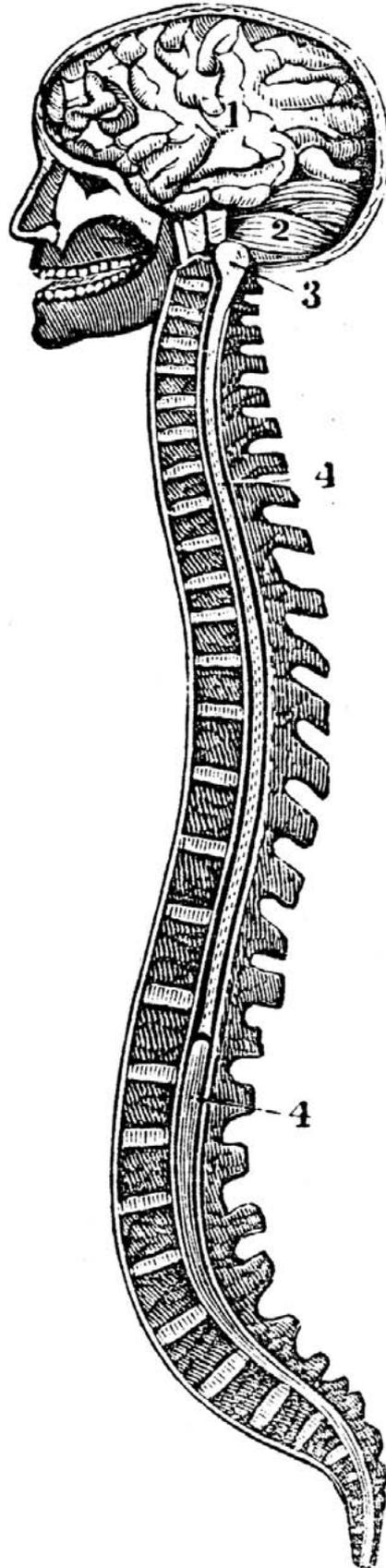
liberté ». C'est précisément cela. Attention, sur ce point les choses ont changé depuis Fromm. Il ne s'agit nullement d'un éloge de la précarité de la sphère relationnelle telle que nous la vivons, cette *extension du domaine de la lutte* comme dit Houellebecq. Il y a cette phrase terriblement totalitaire du patronat qui alimente cette confusion : « *La vie, la santé, l'amour sont précieuses. Pourquoi le travail échapperait-il à cette loi ?* »⁶. Cette conception est exactement au cœur de notre problème. Que nous dit-on ? Qu'au fond, comme tout doit avoir une fin, il n'y a pas à s'attacher à la vie, à la santé, à ceux qu'on aime, à un savoir-faire ; à *quoi bon*, finalement ? La conséquence courageuse, c'est le suicide pour échapper à la mort. La plus lâche, c'est de ne pas vivre pour ne pas mourir. Cette position revient en fait à se désengager de tout pour ne pas en être séparé trop douloureusement. Aimer ce serait *exactement*

le contraire. Vivre pleinement, avec cette mort qu'on ne choisit pas, qui représente tout ce qu'on ne maîtrise pas et qu'on ne contrôlera jamais. Vivre avec ce temps qui passe, qui revient toujours lorsqu'on parle d'amour. C'est cela le risque d'aimer. C'est renoncer à ce fantasme de contrôle, y compris, surtout et d'abord le *contrôle total de soi*. C'est s'aventurer en soi. C'est se réapproprier son passé, son enfance, comprendre ses enracinements, se découvrir au fur et à mesure que l'on s'invente. C'est reconnaître cette part obscure de soi et poser des relations nouvelles avec elle. Simone Weil a cette phrase extraordinaire : « *Aimer un étranger comme soi-même implique une contrepartie : s'aimer soi-même comme un étranger* »... Soit reconnaître cet étranger en soi, cette étrangeté, cet enfant, ces lieux du rêve et du fantasme, du désir aussi, cette source de création, fascinante et terrifiante, que certains nomment inconscient ou

⁶ Laurence Parisot, présidente du MEDEF, principal syndicat patronal. Propos cités par *Le Figaro*, 30 août 2005.

« J'AI FINI PAR TROUVER SACRÉ LE DÉSORDRE DE MON ESPRIT »

IMBAUD

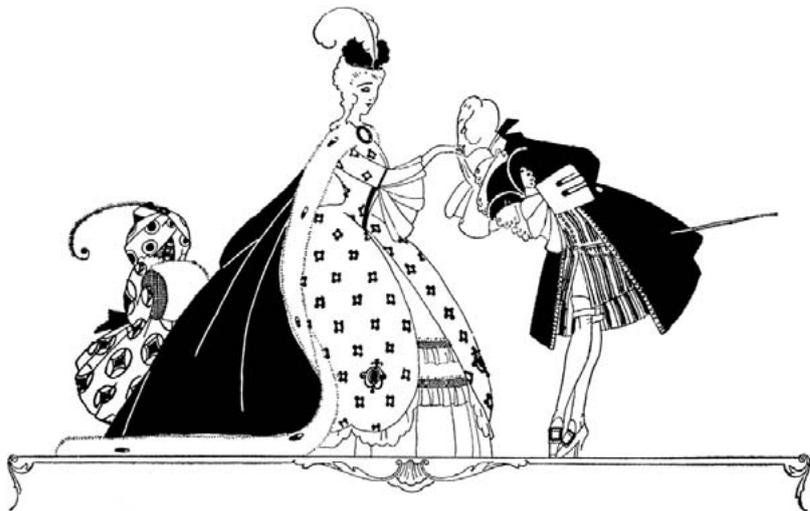


imaginaire radical. On cite facilement Rimbaud : « *Je est un autre* ». Il dit aussi « *J'ai fini par trouver sacré le désordre de mon esprit* »... Ce serait ça l'amour. Non pas une sacralisation mais une ouverture à ce mystère fondamental : il ne s'agit pas de chercher à le maîtriser et pas plus à y céder, mais à établir un autre rapport avec ça. Élargir ce qu'on conçoit par « Je » ou « Nous », y impliquer l'ombre et l'inconnu comme le surgissement du monstrueux, comme celui du sublime. C'est ce qu'on retrouve dans l'art ou la politique, ou n'importe quelle activité à laquelle tu te consacres pleinement. Le sérieux de l'affaire se mesure à ta volonté de *te mesurer à la tâche* (l'expression est belle), de partir de ton ignorance, de ta bêtise, de ta faiblesse pour exercer ton pouvoir véritable, ta capacité de *création*. C'est le contraire du semblant, de l'apparence, du rôle, du conformisme, de la séduction. Et par effet quasi-mécanique, c'est aussi

interroger tout ce qui entoure, y compris les idéologies dominantes. Vouloir aimer, c'est prendre ce risque là, ce risque de la solitude... et essayer de le vivre à plusieurs. C'est parier qu'on préfère une vraie camaraderie, des relations tumultueuses mais *vivantes* à l'entretien nostalgique d'un « âge d'or » passé ou présent, et qu'il faudrait préserver ou préparer... C'est un peu ça, l'état amoureux et sa suite, souvent. Dans l'atelier, certains avançaient cependant d'autres explications à cette limitation de la durée de l'état amoureux : trois années représenteraient le temps minimum qu'il faut à un couple pour faire un enfant et le rendre autonome...

Cette thèse rapporte l'état amoureux à un fait biologique qui existe depuis les débuts de l'humanité... Tu y crois ?

Pas du tout. Je pense que c'est une petite rationalisation scientiste de la *décomposi-*



tion des rapports humains et de l'épuisement de la volonté d'en créer d'autres. On se sert de la « Nature » pour se défaire de nos responsabilités d'animaux *inachevés*, créateurs de leurs propres cultures, on se rabat sur elle. La biologie est très idéologique, surtout aujourd'hui par l'entrée en force des catégories écologiques dans le discours politique ou personnel. Bien entendu les déterminations biologiques sont réelles, de l'Espèce de Schopenhauer aux Gènes de Dawkins, il est impossible de les ignorer. Mais elles entrent en contradiction avec bien d'autres, culturelles ou psychologiques par exemple, sur lesquelles on ne peut pas plus s'aveugler. Et elles ne permettent pas de comprendre le phénomène véritable de la *Passion* par exemple. Dans tous les cas, celles *dont on ne peut s'échapper* sont triviales. Comme dit Castoriadis, il faut un minimum d'attirance hétérosexuelle dans une société, sans quoi celle-ci s'éteint au bout d'une génération... Bref, sous cette bannière, la biologie ne mène pas très loin. Il suffit d'ouvrir un livre d'anthropologie ou d'histoire pour voir la diversité incroyable des modes de relations amoureuses...

Polyandrie, polygynie, homosexualité masculine ou féminine, inceste, pédophilie, zoophilie...

...Consanguinité, célibat, mariages forcés...

L'amour est avant tout une construction sociale, un *imaginaire* collectif. Les façons d'aimer sont aussi variées que le sont les cultures humaines. Je ne suis aucunement spécialiste, c'est une question qu'il

CE RECU+L HIST+ORIQUE EST+ IMPOR+ANT+, PARCE QU'IL PERMET+ DE CŒMPRENDRE QUE CE QUE NOUS VISONS, CETTE CŒNCEPTION SINGULIÈRE DE L'AMOUR, NE RELÈVE NI DE LA NATURE NI DE L'ESSENCE MÊME DE L'HOMME. C'EST UN CHOIX, EXISTEN+IEL, HIST+ORIQUE, ET IL Y EN A D'AUTRES POSSIBLES.

faudrait approfondir. Mais ça se rapporte au fait qu'une société forme un *type d'être humain* particulier qui trouve « normal » un *certain type* de règles de vie régissant la formation des couples, les liens fami-

liaux ou des relations avec les divinités... ou les rapports amoureux. Mais il y a une histoire. Par exemple la première trace écrite d'amour passionnel fondateur, c'est *Majnoun Layla*, le fou de Layla, un très long et magnifique poème arabe. Ce poème décrit un homme qui devient littéralement fou d'amour pour une belle... Pour De Rougemont, cette conception est entrée en occident par les troubadours et les hérétiques cathares, au XI - XII^e siècle : c'est le début de l'amour courtois.

L'amour passionnel n'existait pas avant la fin du moyen-âge ?

Selon De Rougemont, non. D'ailleurs le terme français « amour » vient de cette période, témoin d'un courant qui a

survalorisée la femme – au jeu d'échec, d'origine perse, la Dame devient la pièce la plus puissante... L'attirance forte entre deux êtres a bien sûr toujours existé. Mais sans cette dimension essentielle de

souffrance sacrée qu'elle a revêtue par la suite et qu'on oublie souvent dans le terme de *Passion*, chantée, reconnue socialement, valorisée, etc. Chez les chrétiens justement, *on n'adore que Dieu* : pas question de mourir d'amour pour un individu ! Chez les Grecs antiques, pour qui Éros a pourtant une importance fondamentale même chez Platon, l' amoureux transi est vu comme un *malade*, puisque même le plaisir n'éteint pas le tourment, dans *Le Banquet* par exemple. Au contraire de la fraternité, aujourd'hui désuète, la *Philia*, qu'Aristote juge être au *fondement* de la cité, de la justice, et de la démocratie, même - le chapitre consacré dans *L'Éthique à Nicomaque* est magnifique. Il faudrait voir également pour l'Orient, la Chine ou l'Inde la manière dont l'amour ou les amours sont conçus.

Chaque culture construit sa cosmogonie, sa conception du monde, sa personnalité de base. Fromm serait cependant en désaccord avec ces idées.

Pourquoi ? Il ne s'intéresse pas à l'histoire de l'amour ?

Si, au contraire, son livre en est une fresque impressionnante. Mais il y voit une sorte d'amour intemporel, chanté par les poètes et les mystiques depuis la nuit des temps, et que la modernité détruirait. Il a entièrement raison sur l'évolution. Mais je pense que la conception de Fromm est très occidentale. Il conçoit l'être humain, hommes et femmes, comme un sujet en devenir, qui possède en lui-même les ressources de sa propre transformation, capable d'établir des relations de justice et d'égalité sans qu'il y ait pour cela besoin

d'un Dieu, d'un Roi ou des *Écritures*. C'est très occidental... Il n'y avait justement que des mystiques marginaux, éventuellement fondateurs de sectes plus ou moins influentes, pour vivre cela, dans des sociétés *très closes*, hébraïques, musulmanes, confucianistes, brahmaniques ou chrétiennes. Je crois que l'occident, traversé autant par l'amour-passion que par l'amour-mariage, est le lieu d'une tension très grande, facteur d'une grande liberté, un *jeu* permettant l'invention d'une multitude de voies différentes qui ont été explorées depuis deux ou trois siècles. Ce recul historique est important, parce qu'il permet de comprendre que ce que nous visons, cette conception singulière de l'amour, ne relève ni de la Nature ni de l'essence même de l'homme. C'est un *choix*, existentiel, historique, et il y en a d'autres possibles. « *Tout ce qui existe a d'abord été imaginé* » comme dit William Blake. Aujourd'hui que le projet d'autonomie en occident se perd, que l'imaginaire semble se tarir, que nos sociétés se referment à grande vitesse, il semble se former une idéologie très construite de laquelle il n'est pas évident de s'extirper. Et refuser d'y voir clair, d'en discuter, c'est y être livré pieds et poings liés.

Quelle est selon toi l'idéologie dominante concernant l'amour ?

C'est un thème de l'atelier que nous



avons trop peu abordé, par manque de recul je crois. Mais aussi parce que c'est une question très difficile. En tous cas ce que j'ai lu sur le sujet ne m'a pas paru aller au fond des choses, d'autant plus que les mœurs ont beaucoup évoluées depuis un siècle, ici... Pour commencer, on en a déjà parlé avec les trois «erreurs» courantes que pointait Fromm : *l'amour c'est tomber amoureux ; l'amour c'est être aimé ; l'amour c'est trouver la bonne personne*. Reprenons ces trois présuppo-

sés qui forment une posture existentielle, et transposons-les sur le champ de la consommation. Commençons par le discours publicitaire : vous aurez le coup de foudre pour un produit, unique et original, qui vous comblera... Transposons-le maintenant sur le terrain politique : un jour quelqu'un d'extraordinaire viendra, nous aimera et avec lequel nous ne serons plus qu'un... C'est le chef providentiel, qui doit entretenir la fascination et briser les relations égalitaires... Pour Freud l'état

amoureux, c'est une « *foule à deux* ». C'est la principale tendance de notre société actuelle et son pseudo-marché de marchandises, de relations et de corps, que Fromm dénonçait déjà en 1956...

Et pourtant, la valorisation du mariage est encore bien présente, non ?

La posture consumériste, cette énième dégradation de l'amour fou originel, ne pourrait pas exister si elle n'avait pas son



symétrique, mais moins valorisé : l'amour-mariage. Ça, c'est le culte de la réalité, de la raison, de la quotidienneté, un culte qui a été ébranlé la dernière fois dans les années 60. Mais ce qui constitue l'idéologie dominante n'est pas cette tension entre l'amour-passion et l'amour-mariage, qui serait un facteur d'expérimentations libres,

en avant d'un état amoureux approximatif et fade. Quant à l'amour-mariage, si réellement il était choisi, on aurait des gens d'une grande maturité affective, c'est-à-dire capable d'assumer leur folie et de vivre pleinement les crises qui les traversent, comme celles qui parcourent la collectivité, conscients des ressources

Alors qu'ils pourraient être redécouverts, peut-être se nourrir mutuellement, l'un ouvrant sur un possible qui n'existe pas encore, l'autre s'enracinant dans la réalité terrestre... Il ne faut pas s'étonner de l'aspect contradictoire de la chose. La situation est similaire dans nos vies politiques : un jour par an, le peuple est sommé de participer à la vie publique en votant, mais s'il s'intéresse vraiment à la marche de la société, on a la contestation, les mouvements sociaux, les révolutions, bref tout ce que le pouvoir exècre... On voit ça aussi très bien au travail : si tu prends ton travail au sérieux, tu vas emmerder tout le monde...

CAR CES DEUX GRANDS COURANTS, L'AMOUR-PASSION OU L'AMOUR-MARIAGE, SONT TRÈS SUBVERSIFS L'UN COMME L'AUTRE, S'ILS ÉTAIENT VÉCUS PLEINEMENT...

c'est plutôt la dégradation de leurs formes respectives – ce qu'on appelle en politique la «récupération». Car ces deux grands courants, l'amour-passion ou l'amour-mariage, sont très *subversifs* l'un comme l'autre, s'ils étaient vécus pleinement...

En quoi ces deux formes d'amour seraient-elles subversives ?

Prenons le cas de l'amour-passion. Imagine-t-on un peuple d'amoureux en transe, n'ayant en tête que leur amour impossible, n'écoulant rien, n'admettant aucune contrainte, ne faisant rien d'autres que d'aimer, *jusqu'à en mourir* ? Car c'est cela, la véritable *Passion* : un défi lancé à la mort ! À la place on ne voit qu'une mise

extraordinaires de chacun, affrontant les défis extraordinaires que représente l'éducation d'un enfant... Autant dire que les structures actuelles ne tiendraient pas longtemps... À la place on a un appel à se ranger après les folies de jeunesse, et à s'investir dans le quotidien, sans faire de vague. Bref l'amour-passion, d'origine orientale, comme l'amour-mariage, occidentale, sont très dégradés et valorisés en tant que tels, donc *sans le substrat qui pourrait leur donner sens*. Nos vies sont en conséquences ballottées de l'un à l'autre, éternellement insatisfaites. Et soumises au cycle compulsif déception / répétition, manie / dépression / angoisse / jouissance – et c'est là qu'on appelle la « Nature » pour s'expliquer notre malheur.

Pourquoi prendre au sérieux ce qu'on vit serait-il forcément dérangeant ?

Si tu aimes ton travail, que tu prends ta tâche telle qu'elle est, tu en fais un enjeu personnel et tu vas emmerder toute ta hiérarchie qui est justement là pour te dire *ce qu'il faut faire et comment le faire*, indépendamment des réalités de terrain que tu vis toi. La preuve, c'est que les règlements sont inapplicables pris à la lettre. C'est même le principe de la grève du zèle : appliquer littéralement toutes les consignes de la direction. Tout s'arrête très vite ! Le délire de contrôle et d'organisation des centres de commandements oblige chacun à se débrouiller comme il peut : ça devient subversif lorsque cette

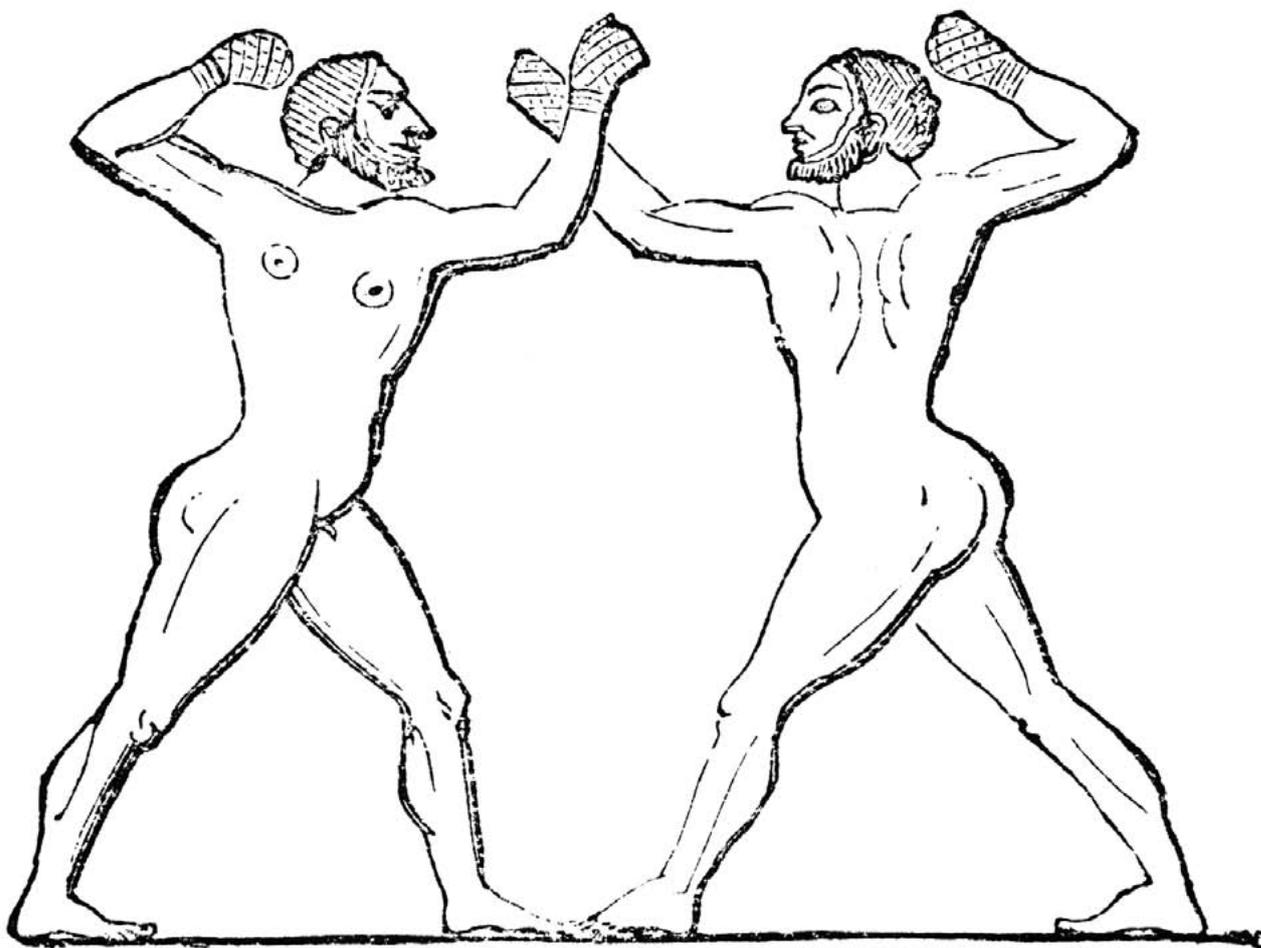
contradiction éclate au grand jour. C'est la même chose sur le terrain politique, on vient de le voir, et aussi sur le terrain amoureux : tu ne peux pas faire ce qu'on te pousse à faire. Notre société fonctionne comme un *double-bind*, un double-discours perpétuel. C'est sa force, et ça peut être sa faiblesse. Un dernier point sur la question de l'idéologie actuelle de l'amour pour illustrer ce trait : l'amour dans sa vision dominante tourne presque uniquement autour de la question du couple, du plaisir, et finalement du *sex*, tout ça ré-

duit à des *techniques* comportementales... Que serait le monde si on suivait cette voie omniprésente sans la contrebalancer, même instinctivement, par la tendresse, la fraternité, la patience, le courage, l'estime de soi, etc. ? Le problème, c'est que les structures anthropologiques semblent en train de changer, génération après génération. Nous vivons un véritable épuisement de la volonté de vivre des relations qui ont un sens. Et c'est ce qu'on retrouve dans le militantisme : des implications sans lendemain, ou alors des moines-soldats in-

sensibles à eux-mêmes, aux autres ou aux réalités. Bref, l'idéologie dominante ne fait que décourager de l'aventure amoureuse, et nourrit, en retour, le ressentiment, les regrets, les rancœurs... C'est alors la domination de la haine, haine de soi, des autres, de la nature, de la société même.

Et la haine justement ? En avez-vous parlé dans l'atelier ?

Pas suffisamment je trouve. C'est pourtant l'autre versant de l'amour... Étrangement, c'est un thème que Fromm aborde peu



dans *L'art d'aimer*. Il en parle dans *La passion de détruire*, livre ultérieur et plus pessimiste, mais dans un style plus intellectuel. Sur la haine, je trouve que les formulations de Castoriadis sont plus percutantes. Pour ce dernier, la haine c'est lorsque l'existence de l'autre et de ses différences te remet trop radicalement en cause, lorsqu'elle te force, de par sa présence, à remettre en question ce en quoi tu crois, ce que tu penses être toi, ce qui te semble *naturellement* beau, vrai, bien, ou laid, faux, mal, etc. C'est ce qui régule habituellement les rapports entre peuples ou dans. C'est le racisme banal dans l'histoire de l'humanité et sur la planète, on

justification rationnelle, que les choix de vie qui sont les tiens ne valent, non pas parce qu'ils sont opposés à d'autres, mais parce que tu les veux, tu les désires tels. Ce n'est possible d'aimer qu'à la condition d'admettre que le sens de ton existence n'est pas universel – mais la question, en un certain sens, si. Ce n'est que là que tu peux considérer l'autre comme ton égal, et sa volonté comme ses choix strictement équivalents aux tiens. Il y a cette belle citation de Hegel à propos des grands hommes : « *L'homme libre n'est point jaloux : il reconnaît volontiers ce qui est grand et se réjouit que cela puisse exister* ». La haine, ce serait refuser ce qu'on

Est-ce qu'on peut aimer quelqu'un qui ne t'aime pas ?

C'est déjà assez difficile d'aimer quelqu'un qui t'aime ! Je ne sais pas... Oui et non, peut-être. Oui parce que l'amour c'est toujours un pari sur la capacité humaine à communiquer sa condition. Par exemple, un proche est en colère et t'engueule, ce n'est pas agréable, bon : tu peux rentrer dans son jeu, te défendre, contre-attaquer, faire la guerre, quitter à se réconcilier après – ou pas. Tu peux aussi être dans une posture de recul vis-à-vis de la situation, et surtout de toi-même, reconnaître tes torts, faire le tri dans ce qui est dit, entre ce qui est du ressentiment qui appartient à l'autre et ce qui est vrai, ce qui te parle d'aspects de toi-même qu'il te faudrait affronter, et faire part à l'autre de cet état-là. Ça, c'est un pari sur la lucidité de l'autre, alors même qu'il est transporté par ses émotions, la haine, et c'est très beau à vivre. C'est de l'amour, non ? En tous cas, c'est une démarche autonome. Ça peut être généralisé, je crois, cette distance, dans toutes les relations, les discussions, les groupes, les assemblées générales, cette capacité à ne pas coller aux apparences et à s'adresser à cette région de l'être humain qui cherche le réel, le courage, le vrai. Bon. Maintenant, je te répondrais non aussi, et après quelques expériences personnelles. Je crois que ce terrain est très glissant et qu'on tombe facilement dans le paternalisme, le

LA HAINE, CE SERAIT REFUSER CE QU'ON POURRAIT ÊTRE, ET QUE L'AUTRE REPRÉSENTE.

l'oublie trop souvent. C'est aussi le nationalisme, le machisme et toutes ces haines systématisées en *modes de pensée*, qui ont pour fonction de protéger contre la peur que rien ne vaut, que tout soit relatif, que rien ne s'impose d'emblée, la peur de l'effondrement d'un sens transcendant, absolu, préexistant où, parallèlement, *tout serait possible*. L'amour part *justement* de cette position : la conscience profonde que ce que tu es ne repose sur *aucune*

pourrait être, et que l'autre représente. L'acceptation de l'altérité radicale et la capacité à délibérer lucidement de ses choix sont immanquablement liés. Ils exigent le courage impossible de regarder en face le non-sens fondamental du monde, le chaos qui te constitue, le sans-fond de tout ce qui existe, la disparition et la mort, finalement *l'immaîtrisable*. L'amour aurait donc partie liée avec l'autonomie, et la haine avec l'hétéronomie...

thérapeutique ou la posture de martyr. Il faut rester en contact avec soi-même, savoir ce que l'on est en train de faire : quand on n'y croit plus, quand il n'y a plus de répondant chez l'autre, quand il a un autre projet que celui d'aimer (par exemple vouloir tirer son épingle du jeu – la perversion, cela existe), et que, face à ça, on ne « tient » plus, on joue un rôle, alors il faut rompre, je crois. Quitte à se re-trouver éventuellement plus tard - ou pas. C'est douloureux, mais moins violent, je crois, que de prêter à l'autre des desseins qui en fait sont les nôtres. Et ça dépend, je crois, de ta force à toi, de la connaissance et la foi que tu as en l'autre, et aussi de ta capacité à faire voir ce que tu veux, pour que l'autre se positionne en fonction de ça. Je pense que c'est comme l'autonomie. On ne peut pas rendre les gens autonomes, mais on peut montrer, par l'exemplarité, ce qu'est une tentative en ce sens : ça recentre, plus *sainement*, le problème sur soi. Il y a je crois à réveiller chez soi et chez les gens cette envie d'amour, montrer ce que cela signifie d'aimer, et donc commencer *humblement* par soi-même, sans fard et sans plaintes. En tout cas, lorsqu'on ne sent pas ses désirs, à réaliser ou non, lorsqu'on s'ignore, qu'on se manque, on est incapable de répondre par autre chose que du mimétisme. Autrement dit, l'amour se retourne d'autant plus facilement en haine qu'il a des fondements narcissiques, comme

l'investissement amoureux, lié à une réaction archaïque quand on s'aperçoit que l'autre a pénétré ta vie profondément et a vu ton intimité sans sa carapace sociale, t'a découvert. Vu ainsi, c'est *l'autre face* de l'amour, peut-être un de ses moments, pas vraiment son contraire, puisqu'elle a un sens. D'où l'ambivalence fondamentale des sentiments et le fait que l'amour de Fromm ne peut être exclusivement basé sur eux, mais également sur la *volonté*, pour ne pas basculer mécaniquement en son complément.

Qu'est-ce que le contraire de l'amour, si ce n'est pas la haine ?

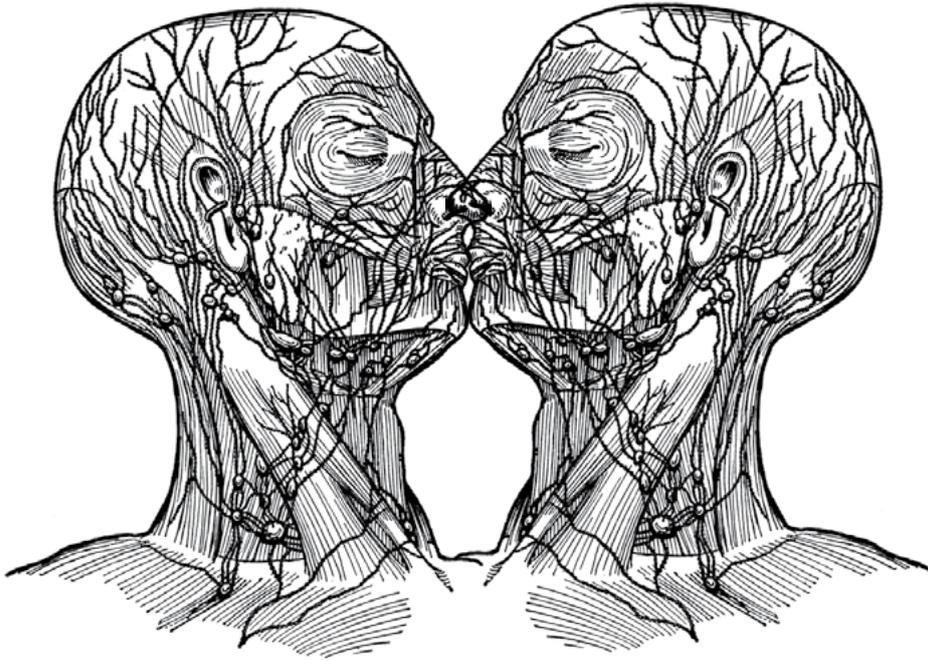
Le contraire de l'amour, ce serait l'affaiblissement de la volonté, la *dépression*. Au sens où l'amour est l'investissement fertile du monde, de toutes ses strates, et la haine

énergie pour rien, tu n'arrives pas à voir les gens, à vaquer à tes occupations. Il y a un voile terne sur tout, tout semble insurmontable. Au contraire il y a des jours où tout ce que tu avais à faire depuis une semaine tu le fais en une heure, facilement. Pour moi l'amour c'est ça, c'est un flux qui te porte, un élan, une énergie de vie qui n'est pas aveugle, qui est claire, qui n'est pas de l'excitation bête, du frétilllement, un accès maniaque, mais une force sereine qui libère l'imagination et capable de l'instituer dans la réalité, de faire être ce qui n'existe pas encore. Au contraire la dépression est un effondrement où on ne voit plus le lien dans sa vie. Tout se disloque, cela n'a plus de sens, tu ne *crois* plus en toi, à ce que tu fais, aux autres, au monde. Fromm nomme cette force la *foi rationnelle*, au sens où elle se nourrit de la réalité, des relations fortes

MAIS ON TOUCHÉ À LA NOTION MÊME DE L'ENGAGEMENT : ÊTRE PRÊT À S'AVENTURER DANS UNE DIRECTION INCERTAINES AUX STRATES ENCHEVÊTRÉES, SANS TROP SAVOIR CE QUI NOUS ATTEND, MAIS Y ALLER QUAND MÊME

une manière restreinte ou ratée de le faire. Le contraire de l'amour, ce serait le désinvestissement, le retrait, l'apathie. Il y a des jours où tu te lèves et tu n'as aucune

que tu entretiens, des œuvres que tu réussis, des projets que tu réalises, même très partiellement. La foi est un mot qui choque, surtout dans les milieux militants.



Personnellement c'est un mot qui n'avait pas de place dans mon vocabulaire avant cette lecture. Et pourtant, radicalement, qu'est-ce qui fait que tu paries sur des choses qui n'existent pas encore, ce que tu fais tous les jours, et que seule la force de ta conviction, ta capacité d'imagination feront être, si ce n'est une forme de foi ? Par exemple la foi révolutionnaire a disparu, c'est une évidence, ce pari sur une société autre, que l'on commence à faire exister *ici et maintenant*. À quoi se mesure la force d'une grève, sinon, en dernière instance, à la foi que les gens ont dans leur combat et son issue ? En ce sens, c'est une vision qui oriente ta vie et qui, si elle s'en va, laisse un désert sans recours. D'où l'époque dépressive dans laquelle nous vivons - et le surinvestissement du rêve de l'amour unique, total et providentiel qui sauvera tout, mais qui est sans cesse déçu et empêche de vivre intensément au fil des jours d'autres

formes d'amours, entre amis, en famille, et surtout dans un couple...

Est-ce que Fromm associe forcément l'amour à la notion de couple ?

Il parle de l'amour érotique qui est pour lui la plus puissante expérience d'union qu'on puisse faire. Il a des pages très belles là-dessus. Le couple semble pour lui le cadre où l'on éprouve le plus intensément la fin de l'isolement, l'union, la fusion, mais est également une source de confusion. Il distingue l'amour érotique de la simple attirance sexuelle, qui existe évidemment la plupart du temps en dehors de tout amour, et peut constituer une fin en soi, la tendance orgiaque qui manque la vraie rencontre. Mais le couple n'est pas la fin de la séparation originelle, et elle ne doit pas la viser. Il faut faire le deuil du fantasme de *symbiose*, et concevoir la relation comme un paradoxe

où on reste *un tout* en faisant *deux*. Ça ne peut pas être la fuite de l'individualité, l'évitement de la liberté, mais au contraire le lieu par excellence où l'on éprouve soi et l'autre dans leur indéfinité, où l'on fait l'expérience du *partage de l'existence* et de l'engagement. Le couple n'est donc pas du tout ce que Fromm appelle un « égoïsme à deux », un enfermement qui serait un refuge contre le monde, ce qui est la tendance contemporaine. Au contraire, pour Fromm deux personnes qui s'aiment vraiment ne peuvent qu'être d'une très grande ouverture sur le monde. Plus même, c'est leur amour mutuel qui les fait s'ouvrir sur les autres.

Pourquoi l'amour de deux amants devrait-il les faire s'ouvrir au monde ?

Aimer, c'est vouloir comprendre fondamentalement une personne, l'aider à devenir *ce qu'elle veut*, c'est acquérir un regard par lequel on peut voir les autres comme tels. Je me souviens des premiers ateliers où je provoquais le débat en disant qu'après tout, les mariages arrangés traditionnels n'étaient pas si mal, puisque cela obligeait alors à pénétrer l'expérience de quelqu'un qu'on n'avait pas choisi, à l'aimer parce qu'il était vivant, comme soi, alors qu'aujourd'hui on croit choisir son partenaire et on s'engage avec lui sur la base de ce qu'on en voit. Mais est-ce qu'on le connaît vraiment ? Bien sûr que

non. Est-ce que cette personne sera la même avec le temps, les événements, etc. ? Bien sûr que non. C'est un argument chrétien, et qu'on retourne contre le mariage, mais surtout contre l'amour. Car on peut se « tester » plusieurs années, mais finalement, quand on s'engage avec quelqu'un, on s'engage surtout à essayer de le connaître, de le découvrir. Voilà un paradoxe aussi : on aime une personne particulière, mais au final les raisons pour lesquelles on l'a choisie s'avèreront secondaires, et il faudra l'aimer, si on souhaite continuer, pour d'autres raisons. C'est la rose du Petit Prince de Saint-Exupéry : je t'aime, finalement, *parce que je t'ai choisi*. On peut évidemment le généraliser à tout engagement, dans un travail, pour une cause, sur un lieu de vie, etc. Ce n'est pas si simple, évidemment. Mais on touche à la notion même de l'engagement : être prêt à s'aventurer dans une direction incertaine aux strates enchevêtrées, sans trop savoir ce qui nous attend, mais y aller quand même. Et ne pas passer à autre chose dès qu'un épisode critique, toujours moment de vérité, survient.

Paradoxalement, le fait de « tomber amoureux » est vécu comme quelque chose qu'on ne choisit pas...

Oui mais c'est faux. D'abord, l'état amoureux est socialement très déterminé. On ne tombe pas amoureux de n'importe

qui. Si des relations régulières s'ensuivent, c'est étroitement lié aux classes sociales, aux classes d'âge, aux groupes ethniques, à la position hiérarchique, etc. Les statistiques sont impitoyables là-dessus. Et les amours impossibles, la racine mystique de « l'état amoureux », ce sont des réac-

... ΟΝ Σ'ΑΛΙΕΝΕ ΠΟΤΡ ΝΕ ΠΑΣ ΝΟΥΣ ΒΟΙΡ ΟΜΜΕ ΔΕΣ ÊΤΡΕΣ ΔΕ ΚΡΕΑΤΙΟΝ...

tions, *donc l'autre face* de cet ordre très figé. L'amour de *Roméo et Juliette* est d'autant plus fort qu'il leur est socialement interdit... Ensuite, il est aussi psychologiquement déterminé. C'est extrêmement difficile à admettre, mais lorsqu'on regarde ses partenaires, il y a des répétitions incroyables, malgré les différences de caractères qui les cachent, liées immanquablement à des figures parentales. Le conjoint est choisi aussi parce qu'il semble prêt à jouer à ce jeu là, il s'y *prête*. On l'observe assez facilement autour de nous, mais quant à l'appliquer à nous-mêmes... Ça me semble aller de soi, mais dans l'atelier c'était d'une totale hérésie...

On peut le comprendre, ça ne va pas forcément de soi...

Oui. C'est une idée dérangeante et dure à admettre, mais qui est évidente à quiconque tire bilan de ses expériences

et pratique un peu d'introspection... Je pense qu'une telle prise de conscience peut participer à l'élaboration de relations adultes, et pas des petits contes pour enfants. En fait, l'inconscience du fait amoureux fait partie du mythe que dénonce Fromm, et c'est ce qui lui confère

sa force : *puisque* cet amour est tellement puissant, *donc* il ne peut être de mon fait, ni du fait *d'aucun humain*, et *puisque* il est transcendant il va *donc* m'entraîner au-delà de moi-même... Dans cette vision Dieu n'est pas loin... En réalité on délègue cette force vitale qui est en nous, mais dont la plupart du temps nous n'avons aucune idée, et qui nous effraie autant que nous la cherchons toute notre vie. On crée du divin pour ne pas avoir à assumer nos actes. On se déresponsabilise pour ne pas affronter notre liberté, on s'aliène pour ne pas nous voir comme des êtres de création, on s'imagine impuissant pour masquer les contradictions et la profondeur de nos désirs. Alors on croit *tomber* amoureux, alors que l'enjeu ce serait plutôt de *marcher*, de *se maintenir* en amour. On voudrait *se perdre* mais c'est souvent pour s'oublier, alors que l'amour c'est se chercher, se trouver, et chercher, et trou-

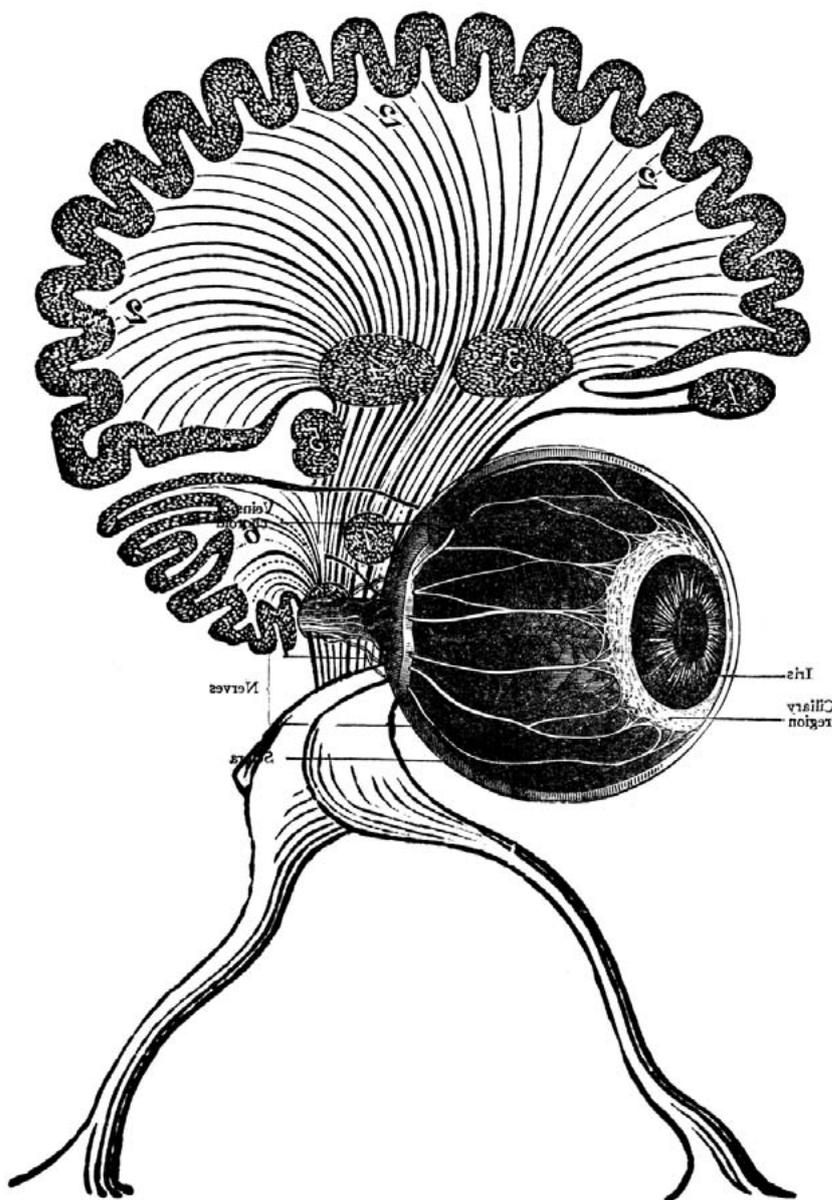
ver l'autre, ce qui implique une *volonté*, et justement pas une démission de soi. Là on voit bien la mécanique religieuse, et au contraire comment l'amour de soi-même est intimement lié à l'amour de l'autre, et qu'il implique *volonté de connaissance*, désir de liberté et projet d'autonomie, de façon réciproque. Bien sûr il n'y a pas de chemin tracé pour ça, juste des balises - incertaines - que des gens ont laissées avant de disparaître.

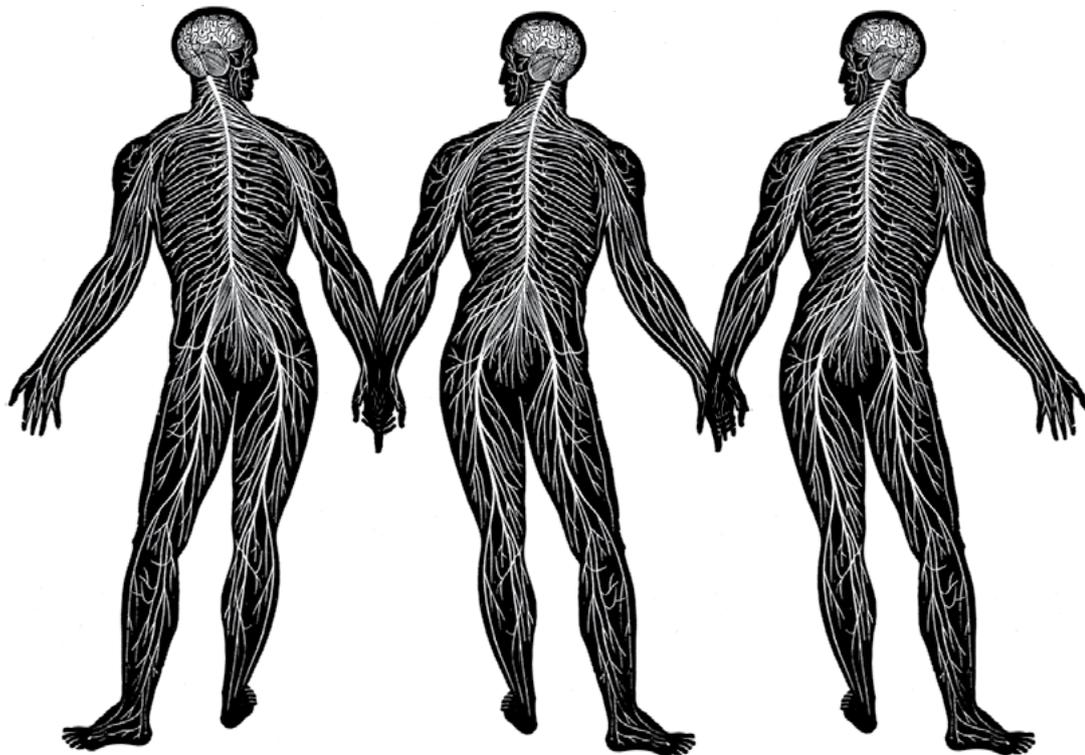
Pour être capable d'aimer, il faudrait donc être capable de s'aimer davantage ?

Pas davantage, mais autrement. Il ne s'agit pas de devenir mégalomane ou égoïste, ou de s'aimer comme une idée toute faite, comme un objet préfabriqué, mais de se rendre capable de se surprendre, de découvrir son passé pour se comprendre et s'accepter, se voir comme une source de création, de changement et *d'attachement*. Souvent on a une image assez figée de soi, de son caractère, de son parcours, de son statut dans la société, de ses fonctions sociales et familiales. C'est une image qui est généralement très normée, très déterminée par les valeurs contemporaines. On va aimer, souvent, ce que «les autres» aiment en nous ou ce que nous croyons qu'ils aiment... C'est *l'aliénation*, la perte du lien avec soi, et conséquemment avec les autres, à l'opposé de l'impératif socratique « *Connais-toi toi-même* ». Car

à défaut de se supporter, de se connaître, de s'aimer, on demande souvent aux autres de le faire à notre place, de nous délivrer, de combler ce manque qui est en nous – en vain, évidemment. C'est alors le règne ravageur de la seule séduction. C'est la porte ouverte aux mondanités, à

la multiplication des rencontres comme autant de fausses promesses, à l'accumulation de conquêtes... Simone Weil le dit très durement : « *C'est une lâcheté que de chercher auprès des gens que l'on aime (ou de désirer leur donner) un autre réconfort que celui que nous donnent les*





œuvres d'art, qui nous aident du simple fait qu'elles existent. » Je trouve qu'elle formule magnifiquement l'acceptation de cette solitude inexorable qui seule permet de s'assembler en communauté libre.

Est-ce que Fromm s'est exprimé sur l'amour libre ?

Il n'en parle pas dans son livre. Sur cette question des couples, j'ai cependant lu une interview ultérieure dans laquelle il dit que les jeunes générations ont acquis la possibilité de dire à l'autre « *Je ne t'aime plus* », alors qu'auparavant, les gens ne pouvaient pas se quitter, ça ne se faisait pas, ou très peu. Mais pour Fromm, ce progrès ne résout pas la question. Il pense l'amour érotique dans le cadre de la monogamie. Pour lui, cet amour demande tellement d'investissement, exige une telle pénétration dans l'intime de l'existence de l'autre qu'il lui semble *inconcevable* de le vivre en parallèle avec plusieurs personnes.

L'amour libre serait une méprise sur la notion même d'amour... C'est aussi ton avis ?

Personnellement, je trouve ces considérations de Fromm très désagréables, mais elles recourent *beaucoup* ce que j'ai pu vivre... Ça ne veut pas dire qu'on est biologiquement condamnés à la stricte monogamie. Mais culturellement, tel que l'être humain est éduqué aujourd'hui, c'est une chose difficilement dépassable. Certainement pas impossible mais... C'est vrai qu'il faut quand même être un peu critique : sous des vocables acceptables, souvent, on observe des personnes qui passent d'une relation à l'autre, successivement, ou simultanément, dans un processus frénétique finalement très frustrant. Il y a la réalité humaine, magistralement peinte par Kundera, qu'il est impossible ignorer. Qu'est-ce qu'on cherche, finalement, dans cet idéal-là ? Pour Fromm qui voyait ça déjà en 1956, on tombe d'un excès à un autre, du mariage-prison qui enferme

deux individus au milieu de la famille et de la société, à une consommation des corps au final très narcissique et très triste. Mais, en bon marxo-freudien, il considérerait que la répression sexuelle était bien trop forte, alors ça ne l'empêchait pas de prôner une société *bien plus libérée* que la nôtre...

Que penses-tu de la littérature militante sur l'amour libre, le "polyamour", la "non-exclusivité" ?

Je n'ai pas d'opinion tranchée sur la question, mais certains arguments me parlent. À partir de ce que j'ai pu vivre, lire et voir, je vois des obstacles de taille qui ne sont jamais traités sérieusement dans la littérature consacrée à ce sujet, ni par les gens qui s'en réclament. Pour Fromm, l'amour érotique – il n'est donc pas question de relations sexuelles *stricto sensu*, mais bien d'une relation engageante - ne peut être dirigé que vers une seule personne. Cet argument implique d'abord

⁷ Cf. *Au-delà du personnel*, C. Monnet et L. Vidal, Atelier de création libertaire, 1998 ; *Contre l'amour et Est-ce aimer à tout vent ?*, brochures disponibles sur <http://infokiosques.net> ; *Vertus du polyamour*, Y.A. Thalmann, éditions Jouvence, 2006 ; *Guide des amours plurielles*, F. Simpère, éditions Pocket, 2009

une hiérarchisation implicite des partenaires, ce qui est souvent douloureux, et ensuite une mise en scène inconsciente de schémas de type familial, où le conjoint principal tient le rôle du parent qui tolère les amusements de son enfant – surtout si c'est dissymétrique, et c'est souvent le cas, puisque c'est un fantasme essentiellement masculin. Pour Freud l'homme moderne a d'énormes difficultés à aimer la femme qu'il désire et à désirer la femme qu'il aime : c'est la *maman* ou la *putain*, classiquement. C'est le vaudeville bourgeois de la femme et de la maîtresse. On reste donc dans *l'immaturité* où chacun joue à mettre les autres dans des rôles pré-définis, liés souvent à des fantasmes infantiles fixés et répétitifs, ce qui finit fréquemment en "eau de boudin", avec de la rancœur et de la résignation... Il y a derrière cela une pulsion de toute-puissance : posséder toute les femmes, s'approprier le chef, contrôler la situation, mettre en compétition, vivre la transgression, etc. Là, la visée n'est pas l'amour... C'est le sens du mythe de *Totem et Tabou* de Freud : la démocratie et la fraternité ne peuvent exister *que* si il y a renoncement *mutuel* à la volonté de maîtrise. Aujourd'hui, cette volonté de maîtrise est d'autant plus forte que les relations sont décevantes, elle crée une sorte de *rat race* du sexe, qui fait apparaître l'être humain avant tout comme un être sexué, disponible. Comme dit De Rougemont, on a alors tendance à voir

chacun, avant tout, comme un partenaire ou un rival potentiel, ou une menace. La priorité sexuelle efface les rapports d'égalité, de militantisme, de voisinage, de travail - c'est l'effritement de la fraternité et de la possibilité de sortir de l'obsession du sexe et du genre. Et c'est un peu ça qu'on vit aujourd'hui, non ? Et ça n'a rien de subversif. Ça accompagne très bien la mise en concurrence généralisée dans tous les domaines de la vie et l'énorme angoisse diffuse de notre civilisation, qui s'alimentent l'une l'autre.

Le polyamour te semble donc voué à l'échec...

Bien sûr on peut essayer de trouver des alternatives. On peut tenter de mener des expériences, pour autant qu'on en fasse l'analyse affective, qu'on en tire des bilans *à partir des différents points de vue*. Mais c'est une illusion de croire qu'on peut vivre *entièrement* comme on veut, à l'écart du brouhaha contemporain, dans une enclave hors du monde, tandis que notre société très hypocrite et obsessionnelle se délabre à toute vitesse... La littérature récente sur le « *polyamour* » me semble très légère face à toutes ces questions. On se heurte à des *bornes historiques*, incorporées par les individus que nous sommes. Toutes ces difficultés ne sont pas des apories. Elles sont relatives à notre culture actuelle, elles pourraient donc être *balayées* par un changement politico-culturel radical.

Mais on en est loin... Sans cette dimension politique, on reste dans le repli sur soi et le refoulement des émotions *dérangantes*. Il faudrait une transformation radicale de la société, qui mette en son centre des valeurs proprement *humaines*, et pas la quête infinie d'argent, de signes de réussites, de pouvoir, de domination sur les autres et la nature à travers les artefacts techno-scientifiques, qui pervertissent jusqu'aux rapports les plus intimes comme la sexualité.

Justement, reparlons de la sexualité. Que dit Fromm sur cette question ?

Il parle essentiellement de l'interaction entre sexe et amour, qui est relativement rare. Il reprend là une évidence exprimée mille fois, par exemple par La Rochefoucauld : « *L'amour prête son nom à un nombre infini de commerces qu'on lui attribue, où il n'a souvent guère plus de part que le doge à ce qui se fait à Venise* »... En effet, les cas où la sexualité concerne l'amour et réciproquement ne sont pas systématiques, puisque d'un côté l'amour érotique n'est qu'un cas parmi d'autre d'amour sans sexe (l'amour maternel ou l'amour de soi, par exemple). Et de l'autre, le désir sexuel a bien d'autres sources que l'amour proprement dit : la volonté de conquérir, ou d'être conquis ; le désir de plaire, d'être reconnu, de séduire ; l'amour-propre, la jalousie, la vengeance

ou encore l'angoisse, la solitude... Ce n'est pas si simple bien sûr. En tant que matérialité physique de l'union, le sexe est sous-jacent à beaucoup de relations, fraternelles par exemple. Et inversement, une relation sexuelle, même orgiaque, mène à une complicité, une proximité troublante qui peut mener à l'amour. La pornographie apparaît d'ailleurs comme

une quelconque volonté humaine... Bien sûr, il y a des sociétés qui fonctionnent différemment, ou plutôt qui ont fonctionné, mais c'était des repères culturels très différents : le sexe y avait une importance *autre*, notamment par une véritable *vie sociale*. Ça a pu être entrevu, à certaines périodes de l'histoire, comme les années folles en Europe centrale ou à la fin des

paroles de femmes responsables dans les groupes. Peut-être que là, exceptionnellement, l'érotisme et les mécaniques de séductions, diffus dans tous les groupes, étaient un peu décalés, puisque c'est de cela qu'on parlait. Ils ont été intégrés dans les propos, explicités et donc relativisés. Cette situation a peut-être permis aux femmes de sortir de leurs rôles assignés pour offrir une parole pleine et enrichir en retour, considérablement, cette ambiance un tant soi peu adulte. Bref lorsque cette atmosphère s'est instaurée, la baudruche « sexe » s'est dégonflée au point qu'il y avait même un ennui à en parler.

« VOUS PARLEZ D'AMOUR, MAIS C'EST QUAND LA PRATIQUE ? »

une sorte de barrière érigée contre cet amour-là, trop engageant... Fromm a un regard intéressant sur la psychanalyse et est très critique vis-à-vis de Freud : bien sûr le sexe est au cœur du psychisme humain, mais c'est parce qu'il symbolise à la fois l'union et la puissance. Ce qui est premier, pour lui, c'est bien *l'angoisse de la séparation*, qui s'exprime à travers la sexualité, et certainement pas l'inverse : l'acte sexuel n'est pas qu'une « *décharge pulsionnelle* » ! Si on veut, justement, que la sexualité soit autre chose, il faut la désinvestir d'un tel enjeu et donc pouvoir investir d'autres choses, d'autres domaines ; l'art, la politique, le jeu, etc. C'est une chose très difficile, dans cette société hyper-technicisée, bureaucratisée, qui échappe semble-t-il de plus en plus à

années 60. Mais ces expériences ont été perdues, et les mythes hérités qui en restent demandent à être interrogés fortement et *sérieusement*.

La sexualité était certainement un sujet phare de l'atelier...

Pas tellement... Au début oui, c'était quelque chose qui était en suspend. Je crois qu'il régnait dans l'atelier le fantasme de la partouze. Puis c'est rapidement passé au second plan, dès qu'on a commencé à en discuter en adultes, et pas comme souvent entre mecs, dans une ambiance grivoise de caserne. La présence de femmes a beaucoup joué. C'est d'ailleurs dans cet atelier, plus que par n'importe quelle lecture ou discussion « féministes », que j'ai compris l'importance de la

Un ennui à parler de sexualité ?

Oui, un ennui, mais pas de gêne. Peut-être parce que les idées qui étaient en jeu dans l'atelier étaient vraiment existentielles, et que le sexe, dans ce cadre, était aussi remis à sa place ? Ou parce que c'était toute la mythologie de chacun qui risquait d'être mise à mal, les petites portes de sortie clandestines indispensables que chacun met en place dans sa vie, et qui ne trouvaient pas la place pour se partager ici ? Au final, même si on en parlait beaucoup dans le fil des discussions, la sexualité n'a pas été un thème explicitement proposé. Au point qu'il y a quelques mois, j'ai insisté pour qu'on y consacre au moins une séance... On y a parlé principalement de la phrase de Lacan, « *Il n'y a pas de rapport sexuel* », qui part du principe que le sexe

est pour la psyché archaïquement assimilé au seul phallus, l'homme étant censé l'avoir par son pénis, et la femme le désirant puisqu'en étant privée... Pour moi, qui ne suis pas nihiliste, c'est un *constat*, vrai, qui appelle à la découverte progressive de l'autre sexe, celui de l'autre ou le sien, et en soi, celle de la *bisexualité* fondamentale, nullement une rationalisation de l'état des choses. Marx dressait le constat de l'exploitation par le capitalisme – il ne s'en satisfaisait *pas*... Dans tous les cas, le sexe est toujours le domaine de l'imagination : là aussi, les déterminations biologiques sont mises à mal. Finalement, peut-être que l'érotisme, relativement rare, est à une relation ce que le doute est à la réflexion : vécu, il trouble la manière d'habiter nos corps ; perdu, il interroge la relation... Une brèche qui enraye les évidences qui ont cours, qui ébranle ce qui est là, qui oblige à se lever alors qu'on était assis, comme dit Brel. Un *taon* qui dérange, comme Socrate dans les rues d'Athènes.

Au sein de l'atelier, avez-vous vécu des situations d'amour ?

Certaines personnes, surtout jeunes, qui débarquaient dans l'atelier nous interpellaient : « *Vous parlez d'amour, mais c'est quand la pratique ?* », avec un petit air lascif... Quand on demandait des précisions, c'était inmanquablement : « *Organisons une teuf ou un barbecue sur les quais* »... C'est ça l'image dominante

de l'être-ensemble, le tourbillon mondain où *l'on oublie*... La discussion était alors vue comme un truc cérébral, chiant, qui divise, répétitif, dont il ne sortait rien que quelques fulgurances insaisissables à l'alchimie étrange... L'idée que l'échange humain autour d'une question vécue, simple, profonde, puisse être un plaisir fin mais intense passait pour une aberration. Je ne parlais même pas de la recherche de

la vérité, de la découverte intellectuelle, de l'extase de la compréhension - c'eût été me disqualifier sans détour. Et pourtant personnellement ce sont des joies bien plus grandes que les fêtes étudiantes et parisiennes que j'ai pu écumer. Alors dans l'atelier, oui, sans hésiter, je crois qu'on a vécu des relations d'amour, qui ont trait à l'amitié, au plaisir de se retrouver en confiance malgré les désaccords, les



tensions, les découragements. Mais ce n'est pas du copinage, c'est-à-dire qu'on est quand même là un peu plus pour *faire* ensemble que pour *être* ensemble. Et ce que l'on a à faire ensemble, c'est de s'interroger, de partager une certaine angoisse en face d'interrogations vivantes, incarnées, de tenter de se connaître, soi et les autres, derrière les rôles, les masques, les grimaces. C'est une sorte d'amour de la connaissance, de la discussion, un amour de la vérité. La civilisation, quoi. C'est très politique, cette manière de se rassembler autour d'un sens à déterminer. Ça repose des choses fondamentales face à l'agression, à la mégalomanie, au conflit, à l'avenir. Tout ça n'empêchait pas certains d'entre nous de conclure les trois heures d'atelier par un petit verre dans le bar d'à-côté. Au contraire, cet aspect informel jouait un rôle distinct mais important. On était plus dans la conversation : les thèmes s'y prolongeaient, se ramifiaient, se concrétisaient, avec souvent une approche plus politique et axée sur l'actualité.

Quelles sont les implications politiques actuelles de *L'art d'aimer* ?

Contrairement à la sexualité, la politique a fait partie des manques exprimés par les participants à l'atelier : « *On voit bien le lien entre l'amour et la liberté, mais la politique là-dedans ?* »... Mais justement, si l'amour vrai c'est l'amour de la liberté,

alors c'est *immédiatement* politique. Aimer l'autre parce qu'il est libre dans son existence, c'est tout faire pour que les hommes se rendent collectivement libres, *de manière générale*, ce qui me semble le *seul* but fondamental de la politique. Et ce n'est pas une question de droits, ou de

défense de la vie privée. C'est vouloir une société de décence, de respect, et bien plus une vie culturelle foisonnante, une créativité libérée, des tâches émancipatrices, des institutions vivantes, bref une collectivité où chacun participe pleinement aux décisions, se reconnaît dans l'évolution globale, s'implique dans les affaires publiques. Ça s'appelle une *société autonome*, démocratique, libre donc capable de délibérer sur ses propres limites.

Pour toi amour et autonomie politique sont intimement liés ?

Absolument, et ça fait partie de mes motivations plus philosophiques pour tenir cet atelier. D'abord en côtoyant des immigrés d'origines diverses et en voyageant un peu, j'étais stupéfait de constater que ce qui disparaissait dans nos sociétés occidentales était *bien plus* qu'un énorme courant révolutionnaire, c'est un projet

d'autonomie culturel et politique qui avait secoué le monde depuis au moins trois siècles. Ce qui me semblait s'évanouir ici est fondamentalement un type de relation à la société, aux autres, à la vie, à l'avenir, une chose commune à toutes les sociétés historiques vivantes. Quels

« ... MAIS LA POLITIQUE LÀ-DEDANS ? »

mots mettre dessus ? Celui *d'amour* peut venir à l'esprit. Ensuite, si nous visons un être humain libre, délibérant lucidement de ses choix, conscient et agissant sur ses déterminations, autonome en un mot, ne faut-il pas des contraintes pour qu'il ne fasse pas n'importe quoi de ce pouvoir qu'il conquiert - c'est « *l'injonction catégorique* » à faire le bien, de Kant ? Je parle là du Goulag, d'Auschwitz, du totalitarisme qui ont traumatisés le monde entier et dont l'ombre plane sur notre sombre époque... La réponse est évidemment non, et la *common decency* d'Orwell ne peut en tenir lieu. Alors sur quoi fonder, en terme existentiel, le comportement autonome ? Puisque nous savons que nous allons mourir, pourquoi ne pas courir après le pouvoir, le fric et les femmes et jouir au maximum avant de crever ? L'autonomie peut-elle être voulue *pour elle-même* ? Comme dit Castoriadis,

nous voulons l'autonomie, d'accord, mais au bout du compte, *pour quoi faire* ? En d'autres termes : vouloir être autonome, vouloir une société autonome, oui. Mais *finalement*, seul face à sa propre disparition, au chaos que nous sommes et au néant qui nous attend, pourquoi ? Questions absolument fondamentales, à laquelle chacun de nous doit répondre, pour lui-même, du fond de lui-même et l'assumer devant ses semblables... La notion d'amour, que je n'avais jamais retenue auparavant, prend alors pour moi une dimension nouvelle ; personnellement, d'abord et avant tout, et puis politiquement et théoriquement ensuite.

Ce sont les conclusions auxquelles aboutit Fromm ?

Fromm parle de société saine, désaliénée, débarrassée d'un capitalisme qui constitue une perversion des rapports humains. « Quand on aime, on ne compte pas » dit-on, et réciproquement... Une société qui a pour objectif de tout compter, de tout chiffrer, de tout rationaliser par l'économie, de consommer pour produire et inversement, de divertir face aux mystères de nos existences, donc de *jouer* avec l'angoisse, le manque et la solitude, cette société ne peut que combattre le don, le courage, la responsabilité, la gravité qu'implique la position d'amour. Pour autant, ce n'est pas se satisfaire d'une position révolutionnaire quelconque. Là-dessus, le livre d'Alberoni,

Le choc amoureux, est intéressant. Il compare l'état amoureux et les mouvements sociaux, l'effervescence de l'un et de l'autre, les bouleversements qui s'opèrent. Pour Alberoni, d'une certaine manière, Mai 68 a été un état amoureux, un moment incroyable où une partie de la société est tombée amoureuse d'elle-même.

Mai 68 serait un moment d'amour collectif ?

Pour expliquer Mai 68, certains disent : « *Imagine que tout le monde tombe amoureux de tout le monde en même temps* »... Effectivement, c'est le goût qui affleure lors de certains événements, comme au paroxysme de 1995 ou de 2006 par exemple. Mais on l'a vu, passé l'état amoureux, il faut s'affronter à un autre chose. Mai 68 n'a pas enclenché, après l'état de fête et de fusion, cet *autre chose*. Une révolution, ce n'est pas une série d'émeutes. Nous, le peuple, devons aboutir à une nouvelle institution de la société, à une société dans laquelle on se reconnaisse, que nous puissions aimer. Castoriadis disait en 68 : « *Nous ne voulons pas une nuit d'amour, nous voulons une vie d'amour* ». D'ailleurs la culture du mouvement ouvrier liait systématiquement révolution et amour. Que l'on pense par exemple à la *Commune de Paris* et au *Temps des cerises*, les chansons ouvrières, ou à Camus dans *Les Justes*... Alors le

pari, c'est que notre approche de l'amour permette d'apporter un regard nouveau là-dessus, une formulation qui ouvre des perspectives, comme cette question de relation d'amour avec la société.

Créer une relation d'amour avec la société... Qu'est-ce que ça voudrait dire ?

C'est une hypothèse que je pose... D'abord d'une manière générale, toutes les sociétés traditionnelles généraient un sentiment d'appartenance, d'identité, de respect, de dévouement. On faisait corps avec le société dans laquelle on vivait. Ça se pratiquait tous les jours par les petits gestes convenus de politesse, d'hospitalité, d'honnêteté, de don, etc. C'est la décence commune, ordinaire, populaire dont parle Orwell. *Ce gisement de ressources culturelles*, notre société l'épuise, ça saute aux yeux partout. La relation entre l'individu et la société était une *certaine* relation d'amour, mais figée, fixiste, aliénée. Il n'y a pas à appeler à son retour, d'autant plus que ça ne sert à rien puisque le terreau qui génère ce sentiment de profond respect a disparu. Je crois qu'il ne faut pas céder aux sirènes de la nostalgie, et prendre les choses par un autre bout. Quand on analyse sa vie, on s'aperçoit qu'on ne change réellement que lorsqu'on est *aimé*, profondément. On grandit grâce à la compréhension, l'empathie et aussi les exigences de nos parents, de nos

amitiés, par nos frères et sœurs, et par les liens amoureux tissés avec les gens, les rencontres, les expériences, les lieux, les lectures. L'amour est le principal facteur d'épanouissement (et aussi d'aviissement...) chez l'individu. Qu'on regarde le lien du patient avec son psychanalyste, de l'élève avec son prof ou d'un groupe avec son leader. De la même manière, pour changer la société, il faut pouvoir distinguer ses différents composants, tendances, courants qui la traversent, et accompagner les forces, instituées ou non, qui visent l'autonomie individuelle et collective. Il faut l'aimer au sens où l'amour n'est pas une démagogie ou un laxisme mais une exigence de liberté, un espace de création qui comporte *nécessairement* une dimension *critique*.

Aimer sa société, c'est savoir la critiquer ?

Pour Fromm, aimer quelqu'un ce n'est pas dégouliner de bons sentiments, écrire des mots gentils, être perpétuellement satisfait – ça se sont des rêveries tristes. Aimer c'est être exigeant, c'est exprimer ses désaccords, ses critiques, avec indulgence bien sûr, mais au-delà de la séduction et du sadisme. Comme le sous-entend Christopher Lasch⁸, on ne peut pas changer une société qu'on hait, on ne peut que la détruire. Un individu que tu hais, tu ne veux pas le changer, tu veux le tuer. L'échec des mouvements révolutionnaires,

ce n'est pas d'avoir échoué à renverser le système : *ils ont échoué à le remplacer par un système meilleur et viable*. Donc ce qui doit unir les révolutionnaires, c'est une société à venir, une foi qui doit s'enraciner dans une partie, au moins, de la réalité. Et c'est le drame aujourd'hui : ces signes d'une société en gestation semblent généralement rarissimes, il ne

LA SIMPLE PENSÉE D'ÊTRE PRÊT À MOURIR POUR QUELQUE CHOSE PARÂT EXOTIQUE

reste que le ressentiment... Ensuite aimer, c'est vouloir que la personne évolue dans *la voie qui est la sienne et qu'elle seule peut faire advenir*. À l'échelle d'une société, ça voudrait dire vouloir non pas une révolution portée par une avant-garde qui impose un carcan préconçu, mais une *auto-transformation* de la société. C'est au *collectif anonyme* que nous formons tous ensemble de déterminer nos institutions.

Donc il ne faudrait pas se prononcer sur la société que l'on souhaite ?

Non, le parallèle avec l'individu a des limites importantes, et c'en est une ici : il ne peut pas être un prétexte, comme ça l'est aujourd'hui, pour ne pas proposer un projet de société alternative aussi précis que possible. Au contraire, une nouvelle

société ne naîtra pas d'un flou, mais de la *confrontation* de ce qui a été vécu, pensé, à la lumière de la conscience qui se créera alors et qui, à partir de là, inventera ses propres formes. Cela ne signifie pas être autoritaire, mais exprimer ses points de vue et désirs de manière adulte - et le collectif me semble souvent utilisé *pour ne pas avoir à le faire*... Enfin, c'est la

question de la démocratie. J'ai déjà parlé d'Aristote pour qui la démocratie est le régime même de la *Philia*, de la fraternité donc de l'égalité, en opposition à la tyrannie ou l'oligarchie. Il me semble que l'on peut dire aussi que la démocratie *réelle* - pas les régimes aujourd'hui auto-désignés tels - c'est l'institution d'un lien particulier avec sa société, ses institutions, puisque le peuple en est partie prenante. Le peuple les *fait être*, il en est l'origine, les remanie ou les conserve librement, sans s'y crispier, et il participe de ce fait pleinement au monde qui l'entoure et qu'il transforme. Il me semble qu'il y a là un terrain commun avec l'amour.

L'amour serait alors synonyme de démocratie...

Ah non, pas du tout un synonyme !

⁸ Sociologue nord-américain, auteur notamment de *La culture du narcissisme*, éditions Climats, 2000.

La relation serait la même qu'entre la philosophie et la politique : ils peuvent se nourrir, s'engendrer mutuellement, mais ils ne seront jamais superposables, ni équivalents, ni logiquement déduits. Un des points communs les plus radical entre amour et démocratie me semble que les deux reposent sur une même conception de l'humain dont on a déjà parlé : affirmer qu'il n'y a pas de fondements rationnels, ni derniers, ni aucune garantie de sens quant à ce qu'on est, ce qu'on fait, ce qu'on vit. Un peuple démocratique pose ses lois, ses règles, ses dispositifs, sans les sacraliser par une origine extérieure, Dieu, la Raison, la Nature, le Parti, l'État, les Marchés, etc. Comme une personnalité autonome pose ses valeurs, son parcours, ses choix comme reposant, en dernière instance, sur ses désirs, sa volonté, son projet. La démocratie, c'est donc un rapport sans détour avec l'indéterminé, l'incertitude, le faillible, la fragilité de ce pour quoi nous vivons, bref avec la mortalité. Et c'est ce qui donne, paradoxalement, *un regain de vigueur*. L'ouverture à d'autres cultures est également à ce prix. Accepter comme rigoureusement égales d'autres coutumes, d'autres rites, d'autres manières de vivre, c'est dans le même mouvement porter l'interrogation au sein de ses propres évidences. La curiosité systématique pour les autres peuples, l'anthropologie, est née au sein de sociétés déchirées par ces remises en



cause, colonialistes, certes, mais toutes les grandes cultures l'ont été. Mais à l'inverse, ce qu'on constate aujourd'hui est un désamour croissant. Les gens semblent se moquer éperdument de comment la société fonctionne, du moment que eux sont à l'abri et s'en sortent. Et quand ils ne s'en sortent pas, ce qui les intéresse, bien évidemment, c'est leur propre sort. La xénophobie se répand parallèlement à la normopathie, chez tout le monde. Ce n'est pas un hasard !

Et pourtant, n'y a-t-il pas un amour de la société de consommation ? Un amour du mode de vie capitaliste ?

Il y a un attachement très fort aux sociétés de types occidentales, c'est clair. Cet attachement est d'ailleurs sous-estimé par l'idéologie gauchiste, qui se demande toujours pourquoi les populations se font

encore *berner* par le système. C'est ne pas avoir compris ce que les mécanismes capitalistes couplés aux luttes pour l'égalité économiques ont partiellement réalisé : l'abondance sur terre, qui est une figure répandue des paradis des grandes civilisations, c'est-à-dire un *infini matérialisé* qui aboutit aujourd'hui aux mondes virtuels – en voilà *un autre monde*. Mais cette adhésion verrouillée, cette *servitude volontaire* inquestionnable, est-ce vraiment de l'amour ? Ne serait-ce pas plutôt comme la *dépendance infantile* vis-à-vis des parents vus comme tout-puissants, et qui est un *mélange détonant* d'adoration et d'exécration presque indicibles ? On pourrait vivre dans une société, comme au XIX^e siècle, où les ouvriers haïssaient l'État mais vivaient entre eux une fraternité, certes un peu mythifiée mais aussi bien réelle. On peut la retrouver cette fraternité, sous une forme éphémère, à



quelques occasions, ou en quelques rares lieux ; mais ce n'est pas ça. Ce que je vois aujourd'hui, moi, c'est un peuple qui a les mêmes rapports de rancœur avec les autorités *qu'avec lui-même* – sauf en de rares occasions... C'est la disparition quasi-totale de la solidarité populaire. Je ne parle pas de la charité spectaculaire, qui est autre chose, mais des comportements sociaux *de base* sans lesquels il ne peut y avoir de vie sociale. Ce serait trop long d'en faire la genèse ici, mais c'est quand même un fait massif : nous traversons une *crise de la socialisation elle-même*. Le formuler en termes très usités, comme celui d'amour et de haine, est sans doute problématique. Mais ça apporte un regard qui permet d'exprimer des choses qu'on vit de manière viscérale, et sur un autre plan que la simple description sociologico-politique. Une autre manière d'aborder la question, c'est de se demander si les gens sont prêts à mourir pour ce train de vie ?

Je ne crois pas. A quoi sont-ils fidèles ? La simple pensée d'être prêt à mourir *pour quelque chose* paraît exotique, d'où la fascination pour les kamikazes et les terroristes. C'est peut-être en train de changer. On vit un retour – ambigu - des luttes radicales - mais pas encore une baisse des suicides au travail...

Ne crois-tu pas qu'une majorité des gens prendrait les armes pour défendre leurs voitures, leurs maisons, leurs ordinateurs ?

Oui, ça se fait tous les jours, mais *chacun dans son coin*. Chacun défend sa petite propriété, ce qu'on appelle sa « vie privée », mais pas la société globale qui les produit. On atteint un tel degré de régression que le lien entre les uns et les autres n'est plus vu. C'est la crise pétrolière annoncée, la fin programmée de la société de consommation, et quelles

sont les réactions, à part dans quelques marges de la société ? C'est dans la nature même de la marchandise et du divertissement que de masquer, voire de détruire la réalité sociale, les liens sociaux, le tragique existentiel, sans lequel il n'y a pas de véritables *joies* possibles. C'est la *dissolution* du sentiment collectif, parallèlement au besoin de le retrouver autour de grandes manifestations sportives, par exemple, mais éphémères. Peut-être une improbable mobilisation générale comme en 1914, par exemple, quelle que soit la cause, trouverait le canal pour activer les passions. Mais pas un mouvement comme la Résistance face au nazisme, ni le nazisme – sauf si l'addiction consumériste rencontrait un vrai manque. Bref, dans tous les cas, il ne s'agirait nulle part d'une défense d'un système de valeur, mais d'un exutoire à une haine enfouie, une angoisse dramatisée, c'est-à-dire aux antipodes d'une *lutte* menée pour une vie et une société qui seraient nôtres, c'est-à-dire collectivement choisis. Et que le terme de lutte n'effraie pas : la pratique de l'amour est une *lutte permanente*, contre ses penchants morbides, contre la sclérose des relations, contre ceux qui veulent détruire ce qui ne fait pas sens pour eux. Comme dit Adorno : « *La fidélité ordonnée par la société est le moyen même de n'être pas libre, mais seule la fidélité permet à la liberté de se rebeller contre les ordres de la société* »... Les modes de luttes col-

lectives restent à chercher. Mais la grève, celle du mouvement ouvrier, pas celle de la CFDT, c'est *cela* : non pas un moyen de pression économique, mais la mise en pratique de la *force instituante* du peuple conscient, où le moyen contient, au moins en germe, sa finalité - une démocratie *radicale*, l'expression populaire *en acte*.

Quelles sont plus précisément les implications politiques de cette vision de l'amour ?

Pratiquement, cette conception de l'amour implique une société décente, compréhensible et autonome, qui s'inspire des réalisations concrètes déjà existantes. La liberté d'expression, me semble un bon exemple. Celle-ci semble une évidence dans notre société. Mais il s'agit en fait d'une *exception* dans l'histoire de l'humanité, résultant de luttes historiques. La liberté d'expression est un pari fou sur la capacité de chaque individu à distinguer le vrai du faux, l'honnêteté du mensonge, etc. Et simultanément, c'est une volonté de bâtir une société qui éduque *chacun*, et non pas une « élite », à la pudeur, la droiture, le courage, la franchise, etc. C'est donc une relation qu'on peut nommer *d'amour* avec la collectivité. Et il ne faudrait pas croire que c'est un combat déjà gagné. Au contraire, le liberté d'expression se restreint de manière accélérée autant par l'exercice des lobbys médiatico-politiques ou communautaires, que par l'érosion

palpable de la décence chez ceux qui ont la parole facile. C'est le *phénomène BHL*, symétrique à celle de l'exigence critique chez ceux qui écoutent ou lisent. C'est très visible dans les petits groupes, cette pratique qui se perd.

Des institutions qui seraient inspirées par l'amour... Un autre exemple ?

Prenons la sécurité sociale. Voilà une institution qui, dans son esprit héritée des pratiques mutualistes du mouvement ouvrier, incarne ce que pourrait être une société *fraternelle*. Bien entendu, elle est à reprendre radicalement. Il faudrait non pas une administration opaque et infantilisante mais une organisation gérée par le peuple lui-même, selon des principes exactement contraires aux tendances actuelles, c'est-à-dire des moyens globaux et des décisions locales. Sans parler de la conception de la santé, de la normalité, qui servent des lobbys, etc. Ce ne sont que des exemples personnels. J'aurais aussi pu évoquer les combats pluriséculaires pour l'égalité des revenus ou la démocratie directe qui me semblent par exemple de cette veine, et cruciaux. Mais il ne peut évidemment pas y avoir de politique qu'on déduirait *logiquement* d'une certaine conception de l'amour, ni réciproquement. Ce qui est certain, c'est que l'amour est contradictoire avec toute obsession de l'accumulation, de la contrainte, toute volonté

de puissance. En ce sens, l'amour est incompatible avec les mécanismes capitalistes ou le phénomène hiérarchique. Et encore moins avec l'inflation techno-scientifique. Anders⁹ parle très bien de la *honte prométhéenne*, du complexe de l'humain en face de la machine qui incarnerait la perfection. Ici, le lien avec l'amour de soi est évident. Le livre de Fromm est aussi explicite. Pour lui la société actuelle et son évolution créent une situation où l'amour n'est pas impossible - là il s'oppose violemment à Marcuse - mais extrêmement rare, très difficile. Et je pense que ça ne s'est pas arrangé depuis les années 50.

Pourquoi serait-il de plus en plus difficile d'aimer dans nos sociétés actuelles ?

Fondamentalement parce que le propre de la volonté de puissance, et donc de la dynamique capitaliste, est le phénomène qu'on a appelé la *réification*, la transformation de ce qui est vivant ou humain en choses, en objets manipulables à merci. C'est un projet fondamentalement impossible, d'où les contradictions profondes déjà évoquées. C'est un projet foncièrement opposé à celui de l'amour frommien, qui est un *devenir-humain*. Il en est l'antinomie parce qu'il est très difficile de s'épanouir dans un travail où tout nous échappe, les moyens comme les finalités, parce que l'éducation globale fait de nous des êtres calculateurs, maximisant sans

⁹ Günther Anders, philosophe allemand, auteur notamment de *L'Obsolescence de l'homme*, Éditions Ivrea/Encyclopédie des Nuisances, 2002

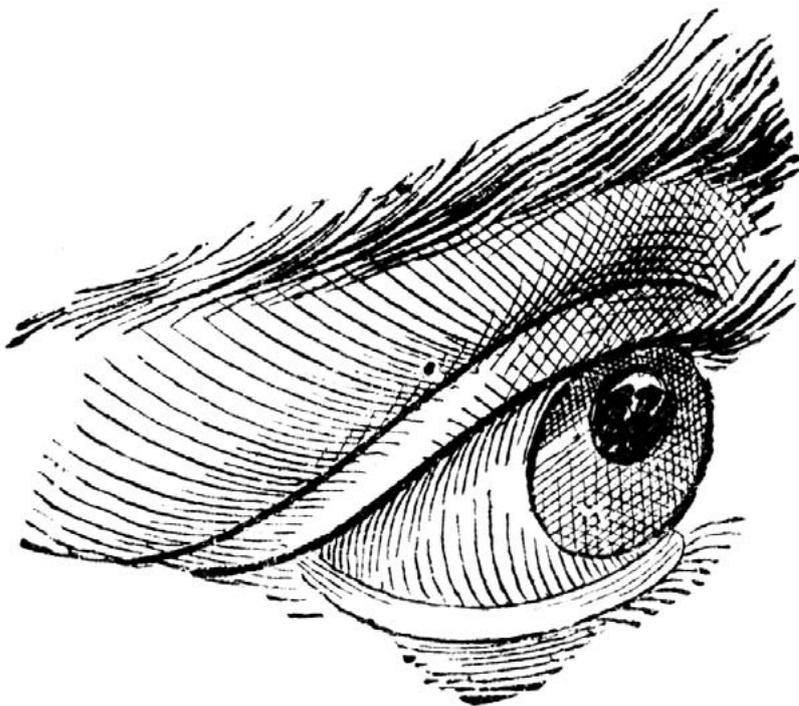
arrêt et inconsciemment les avantages à escompter de toute relation, de tout acte, ce qui nous condamne à une interminable *course de rat* solitaire et dégradante. On pourrait se demander finalement pourquoi de telles tendances ? Dans le cadre qui nous occupe ici, je crois que la réponse réside dans ce qu'on pourrait appeler *la peur de l'amour*. L'amour effraie voire *terrorise*, parce qu'il nous force à renoncer à cette nostalgie qui s'enracine dans l'expérience de la petite enfance. L'amour nous oblige à nous regarder tels que nous sommes, libres mais sans certitudes, seuls mais capables de vivre des relations extraordinaires, créateurs mais inéluctablement mortels. Vivre d'amour, c'est *ipso facto* se savoir condamné à la disparition. Nous érigeons donc des pyramides, des paravents, des stratégies d'évitement

pour ne pas vivre cela. Nous préférons la position régressive, religieuse ou nihiliste. Collectivement, je crois que les tendances historiques dont j'ai parlé, et qui s'imposent massivement à nos sociétés, *sont* ces paravents. Notre société devient de plus en plus une machine qui cherche à éviter par tous les moyens des relations humaines.

Pourtant la question de l'amour est aujourd'hui omniprésente dans les médias, la publicité, les chansons...

Justement, j'ai l'impression que c'est une sorte de compensation. Les discours sur l'amour créent des illusions très complémentaires avec le monde dans lequel nous vivons. Elles servent de dérivatifs à un besoin de vivre qui ne peut trouver à

s'exprimer. C'est ce que nous évoquions à propos de l'idéologie actuelle de l'amour. La formation des couples fonctionne quasiment comme un pseudo-marché d'objets. Les alliances se créent entre personnes de valeurs marchandes estimées proches. Les relations dites d'amitiés sont presque systématiquement des relations d'instrumentalisation, où les gens doivent « servir » à quelque chose. Idem pour les enfants, conçus généralement comme un élément parmi d'autres d'une panoplie qui rassemble les signes extérieurs de bonheur et de réussite... Le principe de ces relations est qu'elles doivent n'engager à rien, sur le mode de la consommation, où les objets se succèdent suivant les pseudo-besoins qu'ils sont censés remplir et les modes qui changent en permanence. Autant cette pullulation d'objets est utilisée en fait pour s'isoler de la société vue comme une contrainte, autant ce mode relationnel superficiel existe pour ne pas avoir à vivre l'autre en tant qu'être humain, avec ses problèmes, ses enthousiasmes, son humanité qui nous renverrait à la nôtre, ou plutôt à son ensevelissement sous nos renoncements. Au centre de l'amour tel que nous en parle Fromm, il y a la notion *d'engagement* : dans le monde, dans des relations, dans un sens de la vie vécue avec nos semblables. Il y a un idéogramme japonais utilisé en Aïkido qui signifie « *entrer dans une maison* ». Cet idéogramme évoque la pénétration



dans la situation du combat, le fait de ne pas la fuir, mais au contraire de s'y lancer, de décider de la vivre pour y trouver sa place, et pas celle dictée par l'autre. On pourrait parler d'implication, avec tout ce que ça entraîne, justement, le fait de s'y découvrir. Et dans le même mouvement, y trouver, enfin, un point d'ancrage en soi et dans des relations qui permettent de lutter.

Peux-tu approfondir davantage le lien entre l'engagement amoureux et l'engagement politique ?

D'une manière générale, on a l'habitude d'opposer engagement et liberté, et donc, en amour, d'opposer fidélité et aventure. Cette vision forme une alternative souvent *infernale*, et, poussée jusqu'au bout, impossible. Une manière de reformuler la question pour en sortir serait : à quoi s'engage-t-on ? On peut faire un détour par le travail intellectuel ou scientifique. Si on n'aime qu'un *résultat* précis, on n'est plus dans la recherche, on se dogmatise. À l'inverse, si on investit uniquement le *processus* de recherche, c'est complètement vide et vain, on n'arrive à rien. Chercher réellement, c'est tenir les deux, ou plutôt s'engager dans une visée de vérité et de création, et lui rester fidèle, où le processus de recherche n'est validé *que* par le résultat et celui-ci est provisoirement valide *tant* qu'il n'est pas réfuté

par d'autres. Il y a donc *attachement* à des choses *mortelles*. La réduction du temps d'élaboration d'une thèse universitaire de dix à trois ans montre l'impossibilité de mener à bien un vrai travail de

« ΣΟΥΤΕΝΙΡ ΟΥ'ΙΛ ΝΕ ΦΑΥΤ ΠΑΣ ΗΣΙΤΕΡ
ΔΙ ΔΙΣΣΟΥΔΡΕ ΜΝΕ ΡΕΛΑΤΙΟΝ ΣΙ ΕΛΛΕ Ν'ΕΣΤ ΠΑΣ
ΣΑΤΙΣΦΑΙΣΑΝΤΕ ΕΣΤ ΔΥΣΣΙ ΕΡΡΟΝΕ ΚΥΕ
ΔΕ ΠΡΕΤΕΝΔΡΕ ΟΥ'ΙΛ ΦΑΥΤ ΛΑ ΜΑΙΝΤΕΝΙΡ
ΔΙ ΤΟΥΤ ΠΡΙΧ. »

recherche. C'est aussi le cas de l'engagement politique. La plupart du temps, à l'engagement de jeunesse qui s'affronte à la vie réelle succède soit la crispation dogmatique (Alain Badiou, par exemple), soit un opportunisme arriviste (Daniel Cohen-Bendit, par exemple). Quelques-uns, exemplaires, sont arrivés à revenir sur leur implication à la lumière du réel, et à en dégager ce qui leur était propre, qu'il s'agisse des désillusions marxistes ou gauchistes.

Un engagement politique qui allie fidélité et découverte...

À qui penses-tu ?

Entre autres à Castoriadis. Très marxiste, il a à un moment réalisé que le marxisme ne collait plus ni à la réalité, ni à un projet révolutionnaire. A-t-il abandonné

la politique ? Non. *Au nom même de son engagement*, il l'a travaillée de l'intérieur en *créant* notamment le principe du projet d'autonomie. C'est une manière très exigeante de vivre la fidélité, et non de la

subir. Aimer l'action politique, c'est l'aimer non comme une panoplie d'actions, de types de réunions, d'outils sclérosés au service de tout et de n'importe quoi, mais comme une démarche sans cesse en renouvellement, en réflexion, où l'on vise l'efficacité et la vérité, fussent-elles provisoires. Alors l'engagement amoureux dans tout ça ? Fromm a cette phrase que je trouve magnifique et qui sonne comme un koan : « *Soutenir qu'il ne faut pas hésiter à dissoudre une relation si elle n'est pas satisfaisante est aussi erroné que de prétendre qu'il faut la maintenir à tout prix.* » Je l'entends comme une interrogation émancipatrice : que cherchait-on dans cette relation ? Une fuite de la solitude ? Une apparence de bonheur conforme ? Une sécurité pour l'avenir ? Et quelle partie de soi a choisi ? À quoi est-on

fidèle, finalement ? Qu'est-ce qui, dans le moment fondateur, inaugural, doit être valorisé ? A travers l'état amoureux, on a vu, déformée, la volonté d'entrer dans ce monde, d'y participer *jusqu'à en mourir* : être fidèle à cette sincérité initiale, même si elle était masquée, et *tenter de s'y tenir*. On peut aussi vouloir se maintenir dans l'illusion. C'est comme une admiration devant un tableau : on va essayer de le reproduire à l'infini, ou en faire une conversion pour *devenir* peintre – ou musicien, ou guide haute montagne ?

Tu rapproches beaucoup la notion d'amour à celle d'autonomie : est-ce que tu pourrais en dire un peu plus ? Parce que tu en as parlé mais ce n'est pas une chose aussi évidente que ça...

Je peux essayer de préciser à travers ce que je crois avoir compris de Spinoza. Sa définition de l'amour dans *L'Éthique* est jolie : « *L'Amour est une Joie qu'accompagne l'idée d'une cause extérieure* ». En première approximation c'est assez clair. C'est le plaisir qu'on prend en attribuant à la présence de quelqu'un ou de quelque chose. Mais le terme de *Joie* a un sens particulier chez Spinoza. C'est le *passage* d'un état de moindre perfection à un état de plus grande perfection. Cela revient, approximativement, à augmenter notre perception du monde et notre puissance

d'agir tels que nous sommes. Ce serait donc un moment où nous *vivons* d'autres points de vue que le nôtre seul, qui nous révèle à nous-même notre force intrinsèque et nous permet une prise de recul qui nous relativise *donc* nous rapproche. C'est par exemple lorsqu'un malentendu, ou une méfiance, une incompréhension –

nelles rapproche mon existence isolée de celles de mes semblables. Et, autre face du même, la reconnaissance de l'existence de personnalité *autres* m'oblige à me regarder comme un individu singulier, unique, mais quelconque, dont les choix fondamentaux peuvent être infléchis. Sur le plan personnel, amour et autonomie,

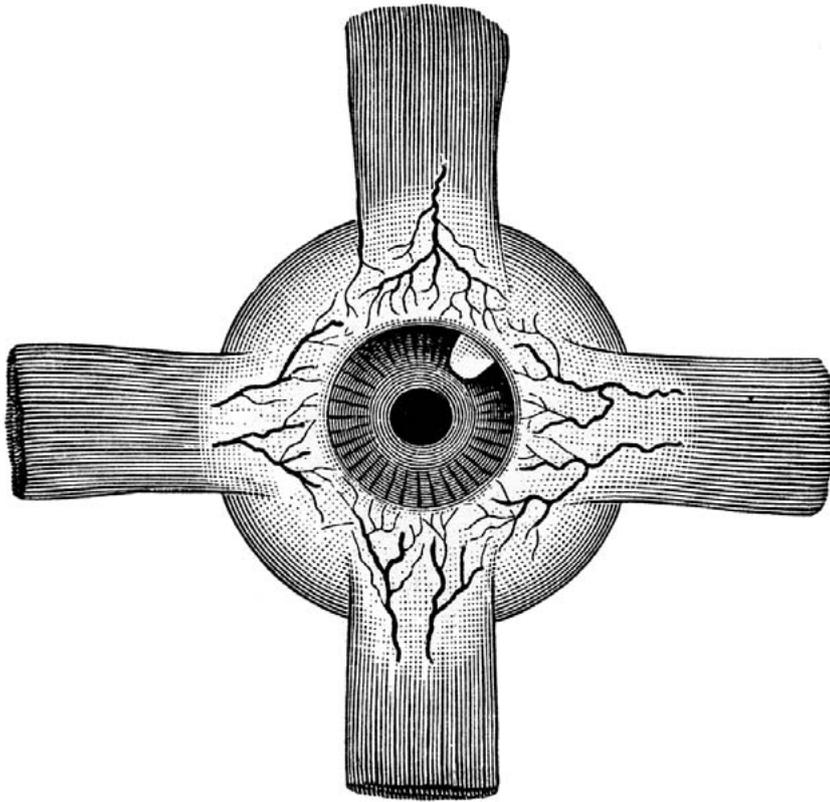
**⊕⊕⊕ EXERCICE ARTISTIQUE NÉCESSAIRE
UN TRAVAIL, AU SENS NOBLE, CE QUI N'EXCLUT
PAS LE PLAISIR MAIS LE FAUX-SEMBLANT.**

nous en sommes entourés - se dissipe : la solitude dans laquelle chacun s'enfermait disparaît et on reconnaît, enfin, l'autre comme son égal. Certes, je ne suis plus qu'un parmi tous les autres, je renonce à avoir raison tout seul, *mais* je me retrouve entouré de gens pareils à moi et je récupère ma capacité d'agir librement. C'est ce que dit Simone Weil lorsqu'elle écrit cette phrase merveilleuse : « *Parmi les êtres humains, on ne reconnaît pleinement l'existence que de ceux que l'on aime. La croyance à l'existence d'autres êtres humains comme tels est amour.* » Je crois que c'est cela, le sentiment de *Joie* chez Spinoza : l'apparition de *soi* parmi les *siens*. Il y aurait beaucoup de choses à en dire, mais on voit bien, ici, comment l'amour et l'autonomie s'entre-appellent. L'éclaircissement de situations relation-

sans se confondre, seraient vécues *simultanément*, comme sur le plan politique, l'égalité et la liberté sont *rigoureusement* indissociables.

Est-ce que Fromm propose des étapes pour s'améliorer, pour améliorer sa capacité d'aimer ?

Une précision tout d'abord. On retrouve dans cette question le piège tendu dans toute discussion par l'idéologie dominante et qui permet de tout désamorcer, de tout rendre équivalent, *insignifiant*, de fermer toutes perspectives : quel que soit le domaine, dès qu'on pointe l'état catastrophique des choses, les gens demandent : « *Alors, qu'est-ce que tu proposes ?* ». Si tu n'as rien de précis à répondre, ton propos est immédiatement discrédité. Si tu avances des pistes, on va te dire que



tu prétends posséder la vérité, donc que tu veux l'imposer, que tu es un Robespierre en puissance, etc. Ce qui au final a le même effet !... Ceci étant dit, pour répondre à ta question : oui et non, le livre de Fromm est à la fois théorique et très concret, mais ce n'est ni une glose spéculative, ni un manuel de « développement personnel » - terme terrifiant ! Ce qui est très pertinent, c'est son recours à la notion d'art. Tout exercice artistique nécessite un travail, au sens noble, ce qui n'exclut pas le plaisir mais le faux-semblant. Pour Fromm, n'importe quel art nécessite des qualités, qui doivent être cultivées : la patience, la concentration, la discipline, la sensibilisation à soi-même... Ce qu'il en dit décrit une vie assez sobre, frugale, voire austère, ce qui a été la cible de pas mal de critiques au sein de l'atelier. Je partage ces

critiques, mais seulement en partie : nous sommes aussi imbriqués dans une société de la complaisance, du douillet, de la facilité, des plaisirs pré-digérés. Et finalement une société *stérile* ! Quiconque se met sérieusement à la musique, par exemple, ne peut que reconnaître la validité des recommandations de Fromm, qui relèvent aussi du bon sens.

Fromm ne donne aucune piste plus concrète ?

Il propose quelques pistes de recherches pratiques : renforcer la capacité de s'objectiver, de se décentrer de ses seuls intérêts apparents pour saisir une situation dans son ensemble. Cultiver la force de la croyance en l'avenir, ce qu'il appelle la foi rationnelle, dont on a déjà parlé. Fromm parle aussi d'une « *orientation active et*

productive » de la vie, la volonté d'être soi, de se construire un rapport au monde, le désir de se trouver, de se transformer en se heurtant à la réalité. C'est étrange car pour illustrer cette idée, il prend l'exemple d'un méditant à l'écoute du monde !

Il rejoint par là certaines philosophies orientales, sur lequel il a également écrit, mais sans abandonner, comme c'est souvent le cas actuellement dans le « new age » ou les arts martiaux, tout l'héritage occidental. Par exemple, je crois que sa pratique de la psychanalyse l'a vacciné contre la vision unifiée et pacificatrice de l'être humain : nous serons toujours divisés, mais cette *crise interne permanente* peut être vécue autrement – comme en démocratie d'ailleurs. Ainsi Fromm recommande de commencer sa journée par un quart d'heure de silence et d'immobilité, où on se consacre à son état personnel, pour ensuite se rendre sensible aux autres tout le reste de la journée... Ce n'est pas s'isoler, au contraire, c'est chercher à être et à agir en accord profond avec ce qui nous anime et les choix toujours difficiles que nous avons à prendre, donc se rendre infiniment disponible à tout ce qui entoure.

Est-ce que cet atelier t'a transformé ?

C'est difficile de te répondre, parce qu'il y a beaucoup de choses dans ma vie qui, par ailleurs, participent à m'influencer, et

l'âge en premier lieu... Une chose en tous cas m'est certaine : j'ai dans ce groupe un peu réinventé ma place. Jusqu'ici, lorsque j'avais une position de leader, ça se sclérisait très vite dans une distribution parfaite des rôles, père fouettard *versus* bande de mous ! Là, et c'est sensible dans tous les groupes auxquels je participe depuis, je ne prend plus en charge l'angoisse du collectif et j'assume mieux la mienne. Je laisse davantage les participants assumer leurs responsabilités et je garde en échange, farouchement, mon espace de liberté. Plus généralement, je crois que cet atelier m'a aidé à confirmer ce que j'avais pressenti à la lecture du livre : ce que j'aime dans une relation, c'est la liberté, c'est-à-dire quand l'autre est libre de ses mouvements, de ses pensées, de ses choix, de ses actes, au point qu'il puisse m'offrir ma liberté en retour. Et c'est ce que j'ai voulu vivre dans cet atelier, quitte à m'en défaire provisoirement, ce qui est déjà arrivé. Bien sûr, je ne suis pas en permanence dans cette attitude, loin de là. Une limite à ce projet d'amour, et que pointe *L'art d'aimer*, c'est qu'il y a de *moins en moins* de per-

sonnes qui aspirent à ce genre de vie. Au contraire, il y a un nombre impressionnant de gens qui militent - évidemment avec le sourire - pour l'hypocrisie, la trahison, la méchanceté. J'ai l'impression de sentir bien mieux ces gens autour de moi et ces tendances en moi, et d'apprendre à rompre radicalement avec ce genre de relation, comme de comprendre pourquoi certaines personnes rompent avec moi...

Est-ce que justement tu rencontres des personnes qui vivent leur amour d'une manière proche de *L'art d'aimer* ?

Oui, en un sens. Je pourrais évoquer certaines personnes qui m'entourent depuis de nombreuses années, avec qui j'ai traversé des crises très profondes, et en premier lieu ma compagne : elles incarnent en tous cas cette recherche, sans même le formuler. Mais pour répondre à ta question, précisément, je parlerais de personnes bien plus âgées, certaines sont mortes, et qui ont une foi profonde en quelque chose qui s'enracine dans leur

vie. Des révolutionnaires ou des croyants qui ont rompu avec les tartuferies. C'est une denrée rare et qui ne fait pas de bruit. Les gens qui vivent un amour profond, même partiel, ne le chantent pas sur tous les toits. L'époque est difficile, c'est un rouleau-compresseur. Malgré le confort moderne, l'aridité relationnelle est une véritable *chape de plomb*. Une relation vraie, d'érotisme, d'amitié, de travail ou de n'importe quoi, apparaîtra pour beaucoup de gens comme une chose à détruire, tant la jalousie et le nihilisme sont dominants aujourd'hui. Le contraste, la preuve vivante qu'une telle chose est possible, aussi timide soit-elle, renvoie chacun à ses reniements silencieux et c'est insupportable pour le plus grand nombre, sans même qu'ils en aient conscience.

Et les participants, ont-ils exprimé des changements personnels suite à l'atelier ?

Je ne peux pas parler en leur nom... Cependant, lors du bilan de la fin de l'année dernière, plusieurs ont exprimé le sentiment de mieux voir leurs condition-

[Post scriptum : L'atelier s'est dissout courant mai 2010, sans que la décision ne soit vraiment prise, comme par fatigue. Les forces d'éclatement habituelles semblent avoir progressivement repris le dessus sur la perspective d'un travail collectif. Un réel travail de préparation individuel, un suivi serré des débats réguliers et une capacité à s'ouvrir à d'autres conceptions exigent de rompre effectivement avec les attitudes courantes dans la sphère sociale, privée, professionnelle, universitaire ou militante dans lesquelles nos existences sont encastrées. Sans parler du nécessaire renouvellement de la réflexion au sein de l'atelier, qui exigeait une énergie qui n'était apparemment plus disponible. Au moins aurons-nous pu peut-être, deux ans et demi durant, revitaliser un tant soit peu quelques pistes, à contre-courant du reflux gigantesque qui ne cesse de stériliser l'époque, les laissant disponibles pour ceux qui, venant après nous, retrouveraient cet élan. Au moins cet arrêt ne semble-t-il aujourd'hui (août 2010) n'avoir en rien entamé les relations tissées ou renforcées au sein de l'atelier.]

nements. Une femme a dit qu'elle a littéralement « appris » à parler en public, tandis qu'elle était jusqu'ici complètement bloquée, alors qu'elle évolue dans un milieu radical. Avec un militant de ce milieu, on a pu renouer des relations, tous les deux, aborder nos énormes différends sous un autre angle. Ce n'est que sur ce terrain-là qu'on peut discuter. Dès que les échanges prennent un tour plus « classique », on n'avance plus. Une autre femme, italienne, a précisé qu'elle était stupéfaite de l'ambiance sereine qui régnait dans l'atelier entre hommes et femmes, qu'elle ne s'était jamais sentie aussi bien dans un groupe. Mais ça, ce sont des effets qu'on retrouve dans n'importe quel collectif où subsiste un peu de *Philia*, un groupe conscient de sa force et de ses limites. C'est-à-dire que je crois que chacun a pris garde à ne pas transformer cet espace en lieu de parole

thérapeutique, qui est une porte ouverte au pire, même si cette dimension de l'atelier était évidente pour tous. En ce sens, notre activité de recherche autour d'objets *précis* était salutaire, je crois.

Vous allez continuer ?

Sans doute, mais on ne sait pas encore sous quelle forme. On a bénéficié depuis deux ans de la « queue de comète » du mouvement anti-LRU, de cette énergie résiduelle inemployée que laisse le sillage de tous les mouvements collectifs. Aujourd'hui [juin 2009], ce mouvement est loin, et tout le monde retombe dans l'apathie du quotidien. Pour continuer à travailler sans se trahir, sans être infidèles

à notre esprit de départ, sans tomber dans la répétition il nous faudrait un nouveau départ, comme l'atelier en a déjà vécu un lors de la lecture commune du livre de Fromm. La nullité constatée collectivement du récent opuscule d'Alain Badiou, proposé par quelques-uns, a plutôt miné le moral de tout le monde je crois. Pour l'instant quelques exposés se succèdent, mais sans trop de conviction. Mais ce n'est pas grave si l'atelier s'auto-dissout : ça montrerait qu'il a été vivant, jusqu'à sa fin.

■

POUR ALLER + LOIN

- *L'art d'aimer*, Erich Fromm, éditions Desclée de Brouwer, 1986
- *L'amour et l'occident*, Denis de Rougemont, éditions 10/18, 2001
- *Le choc amoureux*, Francesco Alberoni, Presses Pocket, 1993
- *La culture du narcissisme*, Christopher Lasch, éditions Climats, 2000

